532

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/theatreitaliende01flor

ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, rue Pavée S. André,
DE BURE, quai des Augustins.

J. Flouest inv *J. B. Guyard Sculp.*

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Fr. de Neuf chateau

THEATRE ITALIEN

DE

M. DE FLORIAN,

Capitaine de dragons et gentilhomme de S. A. S. Mgr le duc de Penthievre ; des académies de Madrid et de Lyon.

TOME PREMIER.

C'est là tout mon talent, je ne sais s'il suffit.

LA FONTAINE, V. 8.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXIV.

AVANT-PROPOS.

En donnant au public le recueil de mes comédies, je me garderai bien de le faire précéder de réflexions sur la comédie. Ce seroit risquer d'ennuyer, et être sûr de me nuire : car, de deux choses l'une ; ou je prouverois que je suis un ignorant, et personne ne gagneroit à cette découverte ; ou je me montrerois fort instruit, et l'on m'en trouveroit plus coupable d'avoir fait des pieces si imparfaites, en sachant si bien comment on les fait bonnes. Je ne veux donc parler ici que du genre que j'ai adopté, dire les raisons qui m'y ont engagé, et relever les fautes que je n'ai pas évitées.

J'ai toujours admiré les bonnes comédies du théâtre françois ; mais j'ai cru qu'il étoit possible de faire dans un autre genre des pieces intéressantes et comiques. J'ai pensé que le sentiment et la plaisanterie pouvoient tellement être unis qu'ils fussent toujours confondus, que le spectateur s'égayât et s'attendrît dans le même instant, en un mot que le même personnage fît rire et pleurer à la fois. Pour cela j'avois besoin d'Arlequin.

Ce caractere est le seul peut-être qui rassemble l'esprit et la naïveté, la finesse et la balourdise. Arlequin, toujours bon, toujours facile à tromper, croit tout ce qu'on lui dit, donne dans tous les pieges qu'on lui tend : rien ne l'étonne, tout l'embarrasse ; il n'a

point de raison, il n'a que de la sensibilité; il se fâche, s'appaise, s'afflige et se console dans le même instant : sa joie et sa douleur sont également plaisantes. Ce n'est pourtant point un bouffon, ce n'est pas non plus un personnage sérieux, c'est un grand enfant; il en a les graces, la douceur, l'ingénuité : et les enfants sont si aimables, que j'ai cru mon succès certain si je pouvois donner à cet enfant toute la raison, tout l'esprit, toute la délicatesse d'un homme.

Delisle et Marivaux en avoient déja tiré un grand parti. Le premier a fait de son Arlequin un philosophe de la nature, qui voit les objets tels qu'ils sont, s'exprime simplement mais avec énergie, et fait toujours rire en raisonnant juste.

Marivaux, ce grand anatomiste du cœur humain, qui pour avoir voulu tout dire n'a pas toujours dit ce qu'il falloit, Marivaux a fait des Arlequins moins naturels, moins philosophes que ceux de Delisle, mais plus délicats, plus aimables, et qui, à force d'esprit, rencontrent quelquefois la naïveté.

Je n'ai voulu copier ni Marivaux ni Delisle. Cela ne m'auroit pas été aisé : l'un avoit plus d'esprit, l'autre plus de profondeur que moi. J'ai voulu peindre un Arlequin bon, doux, ingénu, simple sans être bête, parlant purement, et exprimant avec naïveté les sentiments d'un cœur très tendre. Une fois ce caractere établi, j'ai cherché des intrigues qui pussent m'aider

à le développer. J'étois presque sûr que mon héros étoit intéressant, son masque et son habit le rendoient comique; il ne falloit plus que trouver des situations attachantes, et je devois faire rire et pleurer. Il reste à savoir si j'y suis parvenu.

LES DEUX BILLETS, LE BON MÉNAGE et LE BON PERE, forment, pour ainsi dire, le roman de mon Arlequin, mis en action dans les trois états de la vie les plus intéressants. On le voit successivement amant, époux et pere. En lui conservant toujours son caractere, je l'ai fait parler différemment dans ces trois pieces, parceque ses affections et son âge sont différents.

Dans LES DEUX BILLETS, Arlequin

est très jeune et amoureux. Il a plus d'esprit que dans les deux autres pieces, par la raison qu'il est amoureux, et que l'amour, qui ôte souvent l'esprit à ceux qui en ont, en donne infiniment à ceux qui, comme Arlequin, ne savent ce que c'est. Quant à sa façon d'aimer, elle est expliquée dans la piece. Le succès qu'elle a eu ne m'a pas aveuglé sur le défaut du dénouement. Le billet de loterie devroit rentrer dans les mains de son vrai maître par un moyen plus ingénieux que celui dont se sert Argentine : je le sais, et j'avoue en toute humilité que je n'ai pu en trouver un autre.

Dans LE BON MÉNAGE, dont l'action est supposée se passer quelques années après l'aventure des deux billets,

Arlequin est marié depuis long-temps. Il adore sa femme ; mais cet amour, le meilleur de tous, fondé sur l'estime et la confiance, doit être aussi tendre et moins galant que celui des DEUX BILLETS. Aussi ai-je tâché de rendre le dialogue plus simple et plus naturel. Arlequin joue avec ses enfants et cause avec sa femme ; l'esprit n'a rien à faire là. Deux époux bien unis, bien sûrs l'un de l'autre, ne font pas des madrigaux ; ils sont mutuellement et sans s'en avertir l'objet constant de toutes leurs actions, de toutes leurs pensées : mais ils ne parlent point d'amour, cela va sans dire ; ils s'aiment puisqu'ils existent.

Quelques personnes ont trouvé mauvais qu'Arlequin pardonnât à sa

femme sans avoir la moindre raison de la croire innocente. Si c'est un défaut, on doit m'en savoir d'autant plus mauvais gré que c'est pour ce défaut que j'ai fait la piece.

LE BON PERE est écrit d'un style plus élevé que celui des deux autres comédies, et je dois m'en justifier. Arlequin est devenu riche, il vit à Paris dans la bonne compagnie; un homme de condition veut épouser sa fille; il est impossible qu'il n'ait pas pris un peu du ton de ceux qui l'entourent. Il n'a plus son habit, il n'a que son masque; et j'ai tâché de ne lui conserver de son ancien langage qu'en proportion de ce qui lui restoit d'Arlequin. Cette attention n'a pas rendu la piece plus facile.

Le grand défaut de ce petit ouvrage, c'est qu'Arlequin ne fait point d'action principale qui caractérise précisément un BON PERE. Il pourroit s'appeller tout aussi bien L'HONNÊTE HOMME, et le dénouement justifieroit mieux ce dernier titre. J'en conviens ; et j'ai tâché de réparer cette faute en multipliant les détails de tendresse paternelle, en représentant un pere toujours occupé de sa fille, ne parlant que de sa fille, ne pouvant être heureux que du bonheur de sa fille. Je n'ose pas ajouter qu'un grand sacrifice, un beau trait d'amitié paternelle est peut-être moins difficile dans la nature, et caractérise moins un BON PERE, que cette habitude continuelle de sollicitude et de tendresse.

LES JUMEAUX DE BERGAME n'ont aucun rapport avec les trois pieces dont je viens de parler. La ressemblance parfaite de deux Arlequins m'avoit toujours semblé un joli sujet de comédie. L'ancienne piece des deux Arlequins, par le Noble, m'encourageoit à la faire, mais les Menechmes m'effrayoient. Je pris le parti de réduire ma comédie à un acte, pour éviter toutes les situations qui se trouvent dans les Menechmes. J'observai scrupuleusement de couper toutes les scenes qui pouvoient ressembler à celles de Regnard, et cela n'a pas empêché de dire que j'avois copié les Menechmes.

Ce n'est point là le défaut de cette petite comédie, qui peche plutôt par le manque d'intrigue. Comme ce repro-

che est grave, je ne veux point en trop parler. D'ailleurs, c'est de toutes mes pieces celle qui a le plus réussi; et, par respect comme par amour-propre, je défere au jugement du public.

Ces quatre comédies sont difficiles à jouer dans les provinces, à cause de l'Arlequin dont presque toutes les troupes manquent. Quoique son rôle perde beaucoup sans l'habit et sans le masque, on peut cependant le remplacer par un Lubin semblable à celui de la Seconde Surprise de l'Amour. C'est à-peu-près le même caractere, et l'expérience en a été faite à Bruxelles, où LES DEUX BILLETS, LE BON MÉNAGE et LES JUMEAUX, joués avec des Lubins, ont eu du succès. On auroit encore moins de peine à faire du BON PERE

un bon bourgeois qui s'appelleroit M. Mondor.

Le desir de faire une comédie de sentiment me fit choisir le sujet de JEANNOT ET COLIN. Quoique LES DEUX BILLETS aient été joués avant cette piece, elle fut mon premier ouvrage. Si je la faisois aujourd'hui, ce ne seroient point Colin et Colette qui paroîtroient les premiers pour annoncer Jeannot; ce seroit au contraire Jeannot qui annonceroit Colin et Colette, parceque ces derniers sont les plus intéressants, et que leur arrivée, qui ne fait point d'effet puisqu'on ne les connoît pas, en feroit beaucoup si l'on avoit parlé d'eux. J'amenerois sur la scene tous les personnages, tous les tableaux dont ce sujet est susceptible;

je tâcherois de peindre les faux amis, les flatteurs, les parvenus ; enfin je suivrois mieux le conte, dont je me suis trop écarté. Mais dans le temps où j'ai fait cette piece, je n'y voyois que Colin et Colette, je regardois comme inutiles toutes les scenes où je ne parlerois pas d'amour et d'amitié. Au lieu d'une bonne comédie qu'un homme plus savant que moi auroit faite, je ne voulois écrire qu'un petit drame touchant. Heureusement je pleurois en travaillant, quelques spectateurs ont pleuré à la représentation, et ma piece a été sauvée. L'attachement qu'on a toujours pour son premier ouvrage m'a empêché d'y retoucher. Je n'en applaudirois pas moins à celui qui traiteroit ce sujet d'une maniere plus digne du conte.

J'ai voulu faire un mélodrame, et je crois avoir bien choisi le sujet d'HÉRO ET LÉANDRE. Ovide m'a fourni plusieurs traits ; c'est le seul mérite de cette bagatelle.

Je ne détaillerai point les défauts du BAISER et de BLANCHE ET VERMEILLE, parcequ'on leur en a trouvé beaucoup. La féerie et la pastorale ne sont plus de mode, et l'on a raison de rejetter un genre trop éloigné de la nature. Plus j'ai senti le défaut de ce genre, plus je me suis attaché à le soutenir par le style. Le temps et le travail n'y ont pas été épargnés. J'ai refait LE BAISER deux ou trois fois ; j'ai donné BLANCHE ET VERMEILLE en prose, je l'ai remise en vers : ces deux pieces n'en sont peut-être pas meilleures ;

mais je les joins à ce recueil, parceque celui de ses enfants que l'on chérit le mieux est toujours celui qui a pensé mourir.

Les ouvrages dont je viens de parler composent tout mon Petit Théâtre. C'est à ce court recueil que je borne ma carriere dramatique. Je la trouve trop difficile pour mon foible talent : malgré mon respect pour le parterre, je ne me sens plus le courage de faire dépendre de lui mon bonheur. La littérature est le plus affreux des tourments, quand elle n'est pas le charme de la vie : et j'ose demander à tout auteur dramatique si le plaisir d'un succès a jamais été aussi vif que la douleur d'une chûte.

J'ai fait de mon mieux ; je n'ai pas

trop bien fait, raison de plus pour me reposer. Je me suis hasardé sur une mer orageuse avec une petite nacelle : c'étoit une imprudence. Heureusement ma nacelle, après deux ou trois coups de vent, est rentrée saine et sauve dans le port : j'en remercie le ciel, et je n'ai rien de mieux à faire que d'offrir mon petit bateau, en action de grace, au dieu qui m'a sauvé. Ce dieu est le public, et ce recueil est ma nacelle.

LES
DEUX BILLETS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 9 février 1779.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.

ARGENTINE.

SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scene est à Paris, dans une place publique, où l'on voit la maison où demeure Argentine.

LES DEUX BILLETS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, seul, un billet à la main.

Voici la premiere fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! Elle m'aime : j'en suis sûr à présent; elle l'a dit, elle l'a écrit, et Argentine ne peut pas mentir; elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (Il lit.) « Sois tranquille, mon bon ami, « ton rival ne doit te donner aucune « inquiétude. Je t'aime »... Je t'aime!.. Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur de l'effacer. (Il continue de lire.) « mon

« cœur est à toi pour toujours : tu au-« ras ma main quand tu voudras ». Quand je voudrai ! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connois. Ma chere lettre, ma bonne lettre ! (Il la baise.) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquoit. Il fait semblant d'aimer mon Argentine ; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là ; allons la remercier et prendre jour pour notre mariage : ah ! comme il fera beau ce jour-là ! (Il va et revient.) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien, je n'ai rien, moi ; je voudrois être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque

tout est égal et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages à la loterie ; mes numéros restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci ; les voilà : (Il tire un billet de loterie.) 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là ; s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chere Argentine ; s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéros, nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine... Mais voici Scapin, cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (Arlequin met ses deux billets dans la même poche.)

SCENE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN.

Serviteur, monsieur.

SCAPIN.

Comment, monsieur! Tu me parles toujours comme si tu étois fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et...

ARLEQUIN.

Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guere.

SCAPIN.

Mais tu n'y penses pas, mon ami; parceque nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions? Une femme ne vaut pas

la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN.

D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens, et...

SCAPIN.

Ah ! monsieur Arlequin...

ARLEQUIN.

Monsieur Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine ; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de desirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi : car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire ; au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse ; je voudrois vous savoir loin d'ici.

SCAPIN.

Mon cher Arlequin, il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudroit bien prendre ton parti, si Argentine ne rendoit pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN.

Je le prendrai, soyez tranquille. Bon soir.

SCAPIN.

Où vas-tu donc?

ARLEQUIN.

Je vais voir tirer la loterie.

SCAPIN.

Elle est tirée, il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche, voici les numéros : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN.

Que dis-tu? Attends. (Il tire son billet de loterie.) 7 en est-il?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

19 aussi?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Et 48 aussi?

SCAPIN.

48 aussi.

ARLEQUIN.

Ah! tu badines?

SCAPIN.

Non, ma foi, regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Ma fortune est faite, mon terne est venu. Que d'argent je vais avoir! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN.

Comment! (Il regarde le billet d'Arlequin.) Il à, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux.

ARLEQUIN.

Il y avoit long-temps que je guettois ce terne-là ; je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois : à la fin, je l'ai attrapé. (Il remet son billet dans la même poche.)

SCAPIN, à part.

Si je pouvois accrocher ce billet-là !

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me faire payer ; car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN.

Attends donc, tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer.

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Ecoute : je vais t'indiquer où demeure celui qui paie. (Pendant tout le reste de la scene, Scapin cherche à voler le billet d'Ar-

lequin, et celui-ci le dérange toujours.) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Eh bien, c'est là où l'on paie.

ARLEQUIN.

Au Luxembourg?

SCAPIN.

Oui... C'est-à-dire... Non... avant d'y entrer, à droite, tu verras une porte-cochere... Tiens... voilà le Luxembourg, là.... à droite, il y a une porte-cochere... jaune.

ARLEQUIN.

Une porte jaune?

SCAPIN, vîte.

Oui; tu la reconnoîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec

un pied de biche ; tu sonnes, vient un domestique : Je demande à parler à M. le Directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mene à son bureau, tu lui montres ton billet. Vîte de l'argent à monsieur, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est. (Arlequin regarde, Scapin vole le billet.) On te prend ton billet et tout est fini.

ARLEQUIN.

Oh ! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, et de l'argent : c'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi, sans toi j'aurois été bien embarrassé ; je te remercie.

SCAPIN.

Il n'y a pas de quoi. Bon soir, mon ami ; n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN.

Oh ! je la trouverai bien. (Il sort.)

SCENE III.

SCAPIN, seul.

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y auroit que ces imbécilles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes : j'ai mis cent fois à la loterie, jamais je n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (Il déplie le billet.) Ah ciel! je me suis trompé; il faut être bien malheureux! comment! je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! celui-ci n'est plus qu'une lettre. (Il lit.) « Sois tranquille, mon « bon ami, ton rival ne doit te donner « aucune inquiétude. Je t'aime; mon « cœur est à toi pour toujours : tu au- « ras ma main quand tu voudras ».

Voilà qui est clair : ce billet est d'Argentine. Ah ! il aura sa main quand il voudra ; cela n'est pas si sûr : je vais tirer parti de ma gaucherie ; et puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (Il frappe à la porte d'Argentine.) Mademoiselle Argentine.

SCENE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENTINE.

Ah ! c'est vous, monsieur Scapin ?

SCAPIN.

Oui, mademoiselle, toujours le même....

ARGENTINE.

Tant pis pour vous.

SCAPIN.

Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

ARGENTINE.

Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN.

Je ne le sais que trop, mademoiselle; et j'en suis d'autant plus affligé que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amants. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE.

Comment! Que voulez-vous dire? Monsieur Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN.

Pardon, mademoiselle; je voulois vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchants prétendent que vous avez écrite à monsieur Arlequin. Je l'ai cette lettre; je

vous la rapportois ; mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce seroit manquer au respect que je vous dois.

ARGENTINE.

Vous me la rapportez ? Ah ! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie : s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien...

SCAPIN.

Sûrement je vous aime, et j'espere qu'aujourd'hui vous reconnoîtrez vos injustices à mon égard. Vous connoissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près ? Monsieur Arlequin en est amoureux : et pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE.

Ah ciel !

SCAPIN.

Mademoiselle Violette, qui ne vous

aime pas, parcequ'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-royal, j'ai entendu des éclats de rire et j'ai vu du monde attroupé; c'étoient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passoient votre billet. L'un faisoit une épigramme; l'autre disoit un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colere, vous me le pardonnerez bien; je m'en suis pris à tous les trois, sur-tout à Trivelin, qui étoit le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, et me l'a rendu. Je vous le rapportois; et, pour prix de mon zele, vous savez la maniere dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE.

Je n'ose vous faire des excuses, ni vous remercier : j'ai trop à rougir de

ce que je vous dois et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN.

Mademoiselle, le bonheur de ma vie auroit été de devoir votre cœur à vous-même et non pas au desir de vous venger : mais je suis trop amoureux pour être si délicat ; et je serai encore le plus heureux des hommes, si la perfidie d'Arlequin...

ARGENTINE.

Ah ! ne me parlez pas de lui ; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté.... Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyois si bien le connoître.... Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours pour le haïr davantage.

SCAPIN.

Contenez-vous, car je l'entends.

ARGENTINE.

Je ne veux pas le voir.

SCAPIN.

Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE.

Jamais je n'y parviendrai.

SCENE V.

ARGENTINE, SCAPIN, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, sans voir Argentine.

Le diable t'emporte avec ta porte jaune! J'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un Directeur. Viens me conduire toi-même.... (Il apperçoit Argentine.) Ah! la voilà. J'ai

tout plein de choses à vous dire, mais quand je vous vois je ne m'en souviens plus : quand je suis loin de vous, elles reviennent si vîte que cela m'étouffe ; je crois que je n'aurai qu'un moyen pour m'en souvenir, c'est de vous regarder les yeux fermés, car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (À Scapin.) Va-t'en, toi, tu nous gênes.

ARGENTINE.

Non, il peut rester ; il ne me gênera pas.

SCAPIN.

Après la maniere dont mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assurances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, bas à Argentine.

Vous lui avez donc tout conté ?.... Hé ! ..... vous lui avez tout dit ?.....

(Scapin rit.) Il a l'air de se douter de quelque chose. Monsieur Scapin, expliquons-nous, je vous en prie; vous aimez mademoiselle Argentine, n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Sans doute, je l'aime : elle le sait bien.

ARLEQUIN.

Eh bien! moi, je l'aime aussi; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu; à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi : y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Touchez là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites : mademoiselle va choisir; et celui

qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN

De tout mon cœur. (Il rit.) Oh! qu'il est bête!

SCAPIN.

Allons, mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions ; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN.

Oui, c'est à vous à nous juger. (À part.) Oh! la bestiasse!

ARGENTINE, à part.

Je serai malheureuse ; mais je veux me venger.

SCAPIN.

Eh bien! mademoiselle?

ARGENTINE.

Eh bien! je vais m'expliquer : mon choix est fait depuis long-temps ; je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi : celui de vous deux qui a un billet de

moi n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN.

C'est clair cela. (Scapin fouille dans sa poche.) Oui, cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet, (Il tire le billet de loterie.) le voici : ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, vivement.

Voyons... C'est un billet de loterie.

ARLEQUIN.

Ah oui! Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui; j'ai gagné... Mais où diable ai-je donc fourré mon autre billet? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurois-je perdu?

SCAPIN.

C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE lit.

« Sois tranquille, mon bon ami. »

ARLEQUIN.

Ah! c'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENTINE.

Qu'on t'a volé! Tu crois donc me tromper jusqu'au dernier moment? non, traître, je te connois. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle; et reviens ensuite me jurer que tu m'adores : ose y revenir, me parler, me regarder seulement; traître, scélérat, tu m'as trompée, mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet; j'ai promis ma main à celui qui en seroit possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter.

(Elle sort.)

SCENE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(Ils se regardent sans rien dire.)

ARLEQUIN.

Que veut dire tout ceci? D'où vient que je n'ai plus mon billet, que tu l'as, toi, et qu'à propos de rien Argentine me traite comme cela?

SCAPIN.

Je n'en sais rien, mon ami. Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'étoit moi qu'elle vouloit épouser.

ARLEQUIN.

Mais ce billet est à moi; je le reconnois bien: il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu

l'avoir? Elle m'a fait entendre que j'aimois Violette ; moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine! Suis-je assez malheureux! Ah! je le disois bien ce matin, que j'étois trop heureux : cela ne pouvoit pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi?

SCAPIN.

Mais oui, puisqu'elle le veut.

ARLEQUIN.

Tiens, je te conseille de t'en aller; car je pourrois fort bien te rosser de maniere à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une fripponnerie de ta part : je l'avois dans ma poche, ce billet, et tu me l'as peut-être volé.

SCAPIN.

Ah! mon ami, que tu me connois mal! tu avois dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille

écus ; assurément j'aurois pris celui-là si j'avois pu te voler.

ARLEQUIN.

Plût à Dieu que l'on me l'eût pris et qu'on m'eût laissé ma lettre ! Que deviendrai-je à présent ? Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (Il pleure.) Ah ! ah ! je vais être tout seul dans le monde. Allons, il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (Il pleure.)

SCAPIN.

Tu me fais pitié, mon ami, et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporteroit son billet : je l'ai, ce billet ; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

ARLEQUIN.

Donne, donne vîte ; tiens, le voilà :

de ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

(Ils changent de billet.)

ARLEQUIN, s'adressant à celui d'Argentine.

Ah! vous revoilà donc, monsieur! et pourquoi m'avez-vous quitté? Petit ingrat, petit étourdi, parlez, irez-vous encore courir le monde? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les arabes, afin que je paie votre rançon? Ne vous en avisez plus; car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines; embrassons-nous, (Il le baise.) et que tout soit fini.

SCAPIN.

Ah çà, le billet est à moi?

ARLEQUIN.

Eh! sans doute; c'est dit cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as

donné un billet au porteur : je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore ; je vais le rapporter à sa maîtresse. Va-t'en, je t'en prie, car je voudrois lui parler seul.

SCAPIN.

Oh ! cela est juste. Adieu, mon ami ; en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi : j'ai le cœur tendre ; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN.

Va, va te faire payer ; ton cœur est à cette porte jaune où l'on donne de l'argent.

SCAPIN, à part.

Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN, caché.

ARLEQUIN frappe.

QUI est là?

ARGENTINE, à la fenêtre.

Comment! c'est vous! Vous osez encore regarder ma maison? Vous espérez peut-être y entrer? Vous croyez..

ARLEQUIN.

Non, je ne demande pas d'entrer; vous êtes trop en colere; je ne veux vous dire que quatre mots : donnez-vous la peine de descendre, et...

ARGENTINE.

Je ne veux rien entendre : laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage. (Elle ferme la fenêtre.)

SCAPIN, à part.

Bon; je vais me faire payer et je reviens parler à Argentine: j'espere bien l'épouser et avoir les dix mille écus.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, seul.

Je suis bien malheureux! Je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons, du courage; je sens que j'étouffe, que je creve de chagrin: mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (Il frappe.) Qui est là?

SCENE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE à la fenêtre.

ARGENTINE.

ENCORE vous!

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas ; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENTINE.

C'est vous qui l'avez? Mais ce malheureux billet court le monde. Attendez, je descends.

ARLEQUIN.

Ah! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher, je l'aime, je l'ai toujours aimée,

elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire... La voilà.

ARGENTINE.

Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous avez mon billet.

ARLEQUIN.

Tenez, le voilà : il est bien à moi, il fait toute mon espérance et tout mon bonheur ; mais comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai, si vous ne consentez pas que je le garde.

ARGENTINE.

Non, assurément, je n'y consentirai pas. (Elle prend le billet.) Vous en avez usé d'une maniere si indigne ! aller sacrifier mon billet à une autre femme !

ARLEQUIN.

Une autre femme? Ah! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenois vous-même.

ARGENTINE.

Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN.

Scapin vous l'a rapporté? Voyez le coquin! il m'a dit que c'étoit vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, à part.

Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrois qu'il dît vrai!

ARLEQUIN.

Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez

toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurois pu me déguiser si long-temps? Ma bonne amie.... (Argentine le regarde.) mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il que vous avez ce billet? Qui vous l'a donné?

ARLEQUIN.

La loterie.

ARGENTINE.

La loterie! Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie? Scapin l'avoit tout-à-l'heure; il vous l'a donc rendu?

ARLEQUIN.

Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Tenez, il faut tout vous dire: j'avois gagné ce matin un terne de six francs à la loterie...

ARGENTINE.

Un terne de six francs ! Cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN.

Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement je n'étois pas encore payé ; Scapin, voyant que je me désolois, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

ARGENTINE.

Et tu l'as fait?

ARLEQUIN.

J'aurois encore donné du retour, s'il m'en avoit demandé.

ARGENTINE l'embrasse.

Mon cher ami, va, tu es innocent : je t'aimerai toute ma vie ; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN.

Comment diable ! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés.

ARGENTINE.

Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu : garde mon billet ; je te répete, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi, et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN.

Vous me raimez ! Ah ! quelle joie ! (Il lui baise la main.) Tiens, ma bonne amie, ne me le répete plus, il m'arriveroit encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE.

Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur suffira.

ARLEQUIN.

Ah ! comme il y a long-temps que tu n'as parlé comme cela ! Écoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (Il lui montre la lettre.)

ARGENTINE.

Je t'aime.

ARLEQUIN. (Lazzis.)

Hé! comment dis-tu?

ARGENTINE.

Je t'aime.

ARLEQUIN.

Voyons, que je lise aussi, moi. Je je, (Il épele.) t a ta i m e, aime, t'aime, je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court, je voudrois qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE.

Je te le dirai toute ma vie : mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN.

Quoi? quel billet?

ARGENTINE.

Ton billet de loterie.

ARLEQUIN.

Oh! non, ma bonne amie, le mar-

ché est fait ; tiens, n'en parlons plus : il voudroit peut-être revenir là-dessus et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini ; tu m'aimes..... Ma fortune est faite.

ARGENTINE.

St...j'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN, entrant dans la maison.

Appelle-moi donc bien vîte.

ARGENTINE.

Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN, revenant.

M'as-tu appellé?

ARGENTINE.

Eh ! non, mon ami ; cache-toi donc, le voici : le fripon tient encore le billet.

SCENE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain..... (Il apperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.) Ah! j'allois chez vous, ma belle Argentine.

ARGENTINE.

Je suis aussi bien aise de vous rencontrer : vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence.

SCAPIN.

Non : qu'est-il arrivé?

ARGENTINE.

Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi : je l'ai reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, riant.

J'ai vu tout cela, mademoiselle; j'étois au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage : vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt.

ARGENTINE, à part.

Bon. (haut.) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentiments pour moi sont bien sinceres, j'espere que vous ferez mon bonheur. Grace aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui demande que son amour. Dites-moi donc bien franche-

ment si vous m'aimez et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN.

Ah! mademoiselle, je voudrois savoir tous les serments possibles pour vous jurer que toute ma vie....

ARGENTINE.

Écoutez : je suis méfiante ; en venant ici, vous aviez un papier à la main que vous avez caché avec soin ; je suis sûre que c'est une lettre de femme. Je veux que vous me la donniez, je l'exige, autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifioit mes billets, je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN.

Il me sera difficile de vous satisfaire, car dans tout le cours de ma vie jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE.

Ceci est un détour pour ne pas me montrer le papier que vous teniez à la main; et votre refus me confirme ce que je pensois.

SCAPIN.

Assurément je voudrois que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (Argentine s'en saisit.)

ARGENTINE.

Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes! Arlequin, Arlequin.

SCENE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Quoi? Qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà : tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, monsieur Scapin, qui me croyiez votre dupe et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait. Mais il faut apprendre à mieux conserver votre bien. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable! il me fait pitié. Écoute, Scapin, madame a besoin d'un laquais, si tu veux nous te donnerons la préférence.

ARGENTINE.

Ah! pour cela non. Il n'est pas assez fidele. Adieu, monsieur Scapin. Monsieur Pandolfe, le pere de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours, Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers: mais si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amants, parcequ'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés.

(Ils sortent.)

SCENE XII.

SCAPIN, seul.

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien, et je pouvois beaucoup gagner.

FIN.

LE BON MÉNAGE

OU

LA SUITE DES DEUX BILLETS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée devant leurs Majestés par les Comédiens François et Italiens ordinaires du Roi, le samedi 28 décembre 1782.

A LA REINE.

MADAME,

LE titre de cette bagatelle peut seul excuser la hardiesse de l'offrir à VOTRE MAJESTÉ. Celle qui a porté sur le trône les vertus douces et simples qui font la consolation du pauvre doit sourire à la foible esquisse que j'en ai tracée. Le bon ménage appartient à VOTRE MAJESTÉ, par la même raison qu'Elle possede le cœur du Roi et ceux de tous ses sujets.

Je suis avec un profond respect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

le très humble et très obéissant
serviteur et sujet,

FLORIAN.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.

ARGENTINE, femme d'Arlequin.

Deux enfants d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans.

L'AÎNÉ.

LE CADET.

ROSALBA.

MEZZETIN.

La scene est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

LE BON MÉNAGE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente une chambre meublée très simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, festonne : ses deux enfants, sur des tabourets, sont à ses pieds ; l'un feuillete un livre pour en voir les estampes ; l'autre joue avec un jeu de cartes.

SCENE PREMIERE.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANTS.

LE CADET, montrant à sa mere un château de cartes.

MAMAN, regardez donc.

ARGENTINE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AÎNÉ.

Voyons. (Il souffle dessus et le renverse, puis il rit.) Ah, ah, ah.

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frere de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frere? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse?

L'AÎNÉ.

Ba! c'est un enfant, il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon.

L'AÎNÉ.

Je m'instruis, moi; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau?

ARGENTINE.

C'est une mere qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet, parcequ'il étoit plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, voulant voir l'estampe.

Ah! voyons donc, mon frere : elle est bien jolie, cette image-là.

L'AÎNÉ, tournant le feuillet.

Non, elle n'est pas jolie.

LE CADET.

Maman, où est donc mon papa?

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AÎNÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L'AÎNÉ.

Oh! savoir.

LE CADET.

Oh! c'est tout su.

L'AÎNÉ.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui. (Ils courent, et reviennent.) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(Argentine se leve, et va au-devant d'elle.)

SCENE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANTS.

ARGENTINE.

C'est vous, mademoiselle, vous avez la bonté...

ROSALBA.

Es-tu seule, ma chere amie?

ARGENTINE.

Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire?

ROSALBA.

Assurément : fais retirer tes enfants, je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)

SCENE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

LÉLIO est de retour ; il est dans la ville.

ARGENTINE.

Comment le savez-vous ?

ROSALBA.

Par la derniere lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit

arriver aujourd'hui à Bergame; et je n'oserai le voir! Ah! ma chere Argentine, qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari, après trois mois d'absence!

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est mariée à l'insu de son pere.

ROSALBA.

Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio, elle a été touchée de notre amour; et après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon pere, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvois aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, mademoiselle: mais madame votre tante est morte, et monsieur votre pere ignore tou-

jours votre mariage. Je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret, et je n'ose vous dire combien je suis fâchée d'être la seule. Ma chere maîtresse, je vous dois tout. Élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre pere, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie. Je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous desirez. Jusqu'à présent, vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio : je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendois ce service; mais enfin...

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chere Argentine. Arlequin n'a point de raisons pour m'être attaché; il en a mille pour l'être à mon pere : c'est mon pere qu'il a servi, et son respect pour son an-

cien maître lui feroit trahir mon secret. D'ailleurs, je connois ton mari; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout seroit perdu s'il étoit instruit. Je te supplie donc, ma chere Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révéleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Ma chere maîtresse, je vous conjure de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zele, vous connoissez ma tendresse pour vous... Passez-moi ce terme; on n'offense personne en l'aimant. Vous êtes bien certaine que je ferai toujours tout ce qui pourra vous plaire; mais

cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le serai, ma chere amie, et j'ai grand besoin de l'être; car enfin, il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en réjouir; et si tout le monde le savoit, j'en pleurerois de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé : je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que

je l'aime plus que ma vie; que.....

ARGENTINE.

Oui, oui, mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA.

J'ai encore une priere à te faire. Mon pere est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtieme de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

ARGENTINE.

Non.

ROSALBA.

Si je ne te devois pas tant, je serois bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE.

A moi?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie; ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois; souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagere sur ta tête : j'ai déja donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

ARGENTINE.

Ma chere maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser vos bienfaits; mais...

ROSALBA.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE.

Écoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déja, grace à vous, assuré le sort de mes enfants.

Si mon mari venoit à me perdre, il ne seroit pas à son aise; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure : je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chere Argentine; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCENE IV.

ARGENTINE, seule.

Je donnerois ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais tant que son pere ne saura pas tout. Mes enfants, revenez.

(Les deux enfants reviennent.)

SCENE V.

ARGENTINE, LES ENFANTS.

ARGENTINE.

Avez-vous été bien sages?

L'AÎNÉ.

Oh! oui, maman; car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien long-temps.

ARGENTINE.

Il va rentrer.

L'AÎNÉ.

Ah! pour le coup, maman, c'est lui; je l'entends.

SCENE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

(Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

LES DEUX ENFANTS, courant après lui.

Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, à sa femme.

Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN, à son aîné.

Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frere.

LES DEUX ENFANTS, l'embrassant.

Bien obligé, mon papa. (Ils se retirent

au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux, tant qu'Arlequin cause avec sa femme.)

ARLEQUIN, à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.

Tiens, voilà pour toi; car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on alloit arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le temps qu'il auroit passé en prison à ne rien faire; de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

ARGENTINE, prenant le sac.

A te dire le vrai, je n'y comptois guere.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez...

(Les enfants font du bruit avec leur tambour.)

Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine: elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfants ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfants et à ton mari: il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (Le bruit redouble.) Mais voilà des enfants bien bruyants!

ARGENTINE.

Pardi, pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette. (Les enfants continuent.)

ARLEQUIN, aux enfants.

Allez-vous-en battre la générale de l'autre côté.

(Les enfants s'en vont.)

SCENE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

VAS-TU rester ici, mon ami?

ARLEQUIN.

Oui; pourquoi cela?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu?

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire; elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages sur moi: tu sais garder un secret; moi je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait, je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolfe; il m'a dit qu'il avoit donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudroit. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde; et quand on a un bon cœur et de l'argent mignon,

on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, à part.

Hélas! (haut.) Mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerois, je serois obligée de te mentir, et tu ne voudrois pas que ma reconnoissance pour mademoiselle Rosalba me coûtât si cher.

ARLEQUIN.

Allons, va-t'en; je resterai avec les enfants. Les as-tu fait lire aujourd'hui?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, madame; et reviens vîte, au moins. Quand je cours la ville,

je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer, dès que je ne cours plus : entends-tu ? (Il l'embrasse. Elle sort.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN, seul.

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais, à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterois pour elle... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison; j'en fais bien autant... Oh! Arlequinet, venez-vous-en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

SCENE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANTS.

ARLEQUIN.

Avez-vous bien lu, ce matin?

L'AÎNÉ.

Oh oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a point grondés ni l'un ni l'autre?

L'AÎNÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, les embrassant avec tendresse.

Cela étant, venez me baiser aussi. (Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ceux de ses enfants; il les baise presque à chaque parole.) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez qu'à rendre votre mere bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir, d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut: n'est-il pas vrai?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous devriez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi-bien nous nous ennuyons quand elle nous laisse seuls ; cela nous fera passer le temps. Allons, asseyons-nous. (Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes ; les deux petits garçons écoutent attentivement.) Il y avoit une fois un roi et une reine qui s'aimoient beaucoup, et que tout le monde aimoit..... Ceci n'est pas un conte, au moins.

LE CADET.

Oh ! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AÎNÉ.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

ARLEQUIN.

La reine étoit aussi belle que le roi étoit bon ; mais ils n'avoient point d'enfants, et cela leur faisoit du chagrin. Un jour que la reine étoit toute seule

dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (Les enfants se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.) La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carosse, traîné par six petits épagneuls verds avec les oreilles lilas. Dans le petit carosse étoit une petite vieille fée qui n'avoit pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée ; non seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verds remonterent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement

un beau petit prince et une belle petite princesse qui furent charmants, parcequ'ils ressemblerent à leur mere.

L'AÎNÉ.

Ah! mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

LE CADET.

Oh! oui, mon papa, encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Un moment. Je vous ai donné il n'y a pas long-temps un petit livre tout rempli d'histoires : tu m'avois promis d'en apprendre quelqu'une par cœur ; m'as-tu tenu parole?

L'AÎNÉ.

Oui, mon papa, j'en ai appris une bien belle.

ARLEQUIN.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AÎNÉ.

Non, mon papa, et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Tant que vous serez des enfants, mon métier est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AÎNÉ.

Écoutez bien, mon frere. Il y avoit une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme.....

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'AÎNÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'AÎNÉ.

Ces deux petits garçons avoient une bonne mere, mais ils n'avoient pas un bon pere, et ce n'étoit pas comme nous. (Arlequin le baise.) La mere de ces deux petits garçons étoit très pauvre. Un jour qu'ils étoient allés ramasser du bois pour leur mere, ils trouverent une vieille femme qui étoit tombée dans un fossé, et qui ne pouvoit pas s'en retirer. Sur le bord du fossé étoit une belle poule blanche qui cloquetoit, cloquetoit comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé et en retirent la bonne femme ; aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui étoit une fée, leur dit : Mes enfants, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déja

donné un œuf d'or ; mais moi je veux vous donner ma poule, à une condition cependant ; c'est que celui de vous deux qui l'aura ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui répondit : Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frere. Le cadet dit : Ni moi non plus, madame ; mais il y a maniere de nous arranger : donnez la poule à ma mere ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée...

(L'on entend frapper.)

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(Les enfants s'en vont.)

SCENE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'est-ce pas ici, monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, monsieur?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, monsieur?

ARLEQUIN

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, monsieur; son premier domestique.

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Non, monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse le plus secrètement que vous pourrez; parceque, entre nous, je crois que c'est une lettre d'amour : et peut-être que madame Argentine a quelque pere, ou quelque frere... Je n'en sais rien, moi; je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours. Mais vous devez être au fait de tout cela, et prendre des précautions, pour... Enfin... Vous me comprenez?

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah çà, n'allez pas faire quelque étourderie : je vous ai tout confié, parceque vous savez bien qu'entre nous autres nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN.

Sans doute.

MEZZETIN s'en va et revient.

Je pense à une chose ; allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé ; je n'ai pas soif.

MEZZETIN.

Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade.

ARLEQUIN.

Écoutez donc, monsieur.

MEZZETIN.

Quoi?

ARLEQUIN.

Êtes-vous marié?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-temps.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie?

MEZZETIN.

Très jolie. Pourquoi cela?

ARLEQUIN.

Pour rien. (Il le salue.) Adieu, mon camarade.

(Mezzetin sort.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, seul.

Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais. Mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme? Voilà bien l'adresse : A madame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter... Non, ce seroit manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvois rien, je serois fâché de l'avoir décachetée ; et si j'y trouvois quelque chose, j'en serois encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant.... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa femme qu'on la soupçonne. Attendons-la ; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCENE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENTINE.

Je n'ai pas été long-temps, mon bon ami; du moins j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfants?

ARLEQUIN.

Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi? Et que dit cette lettre?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien; la voilà.

ARGENTINE, regardant.

Ah!...

ARLEQUIN.

Reconnoissez-vous l'écriture?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est-elle?

ARGENTINE.

Elle est... (à part.) Que lui dirai-je?

ARLEQUIN.

Eh bien?... cela vous embarrasse.

ARGENTINE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lélio.

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(Argentine ouvre la lettre et la lit avec beaucoup d'émotion.)

Eh bien ?

ARGENTINE lui donne la lettre.

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser ; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

Voyons. (Il prend la lettre en tremblant.) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (Il la lit d'une voix altérée, jettant

de temps en temps des regards sur sa femme.)

« Ma chere amie, j'arrive, et j'ai be-
« soin de toute ma raison pour ne pas
« voler dans tes bras. Si je ne crai-
« gnois que de me perdre, rien ne me
« retiendroit; mais je pourrois te com-
« promettre, et mon amour même est
« moins fort que cette crainte. Il est si
« important pour nous de tromper ce-
« lui qui détruiroit notre bonheur! Le
« nom sacré qui l'attache à toi suffit à
« peine pour modérer ma haine. J'es-
« pere qu'un jour viendra, et ce jour
« n'est pas loin, où nous pourrons
« nous livrer publiquement à notre
« amour et dévoiler à tous les yeux
« les nœuds qui nous attachent l'un à
« l'autre. Adieu; tâche de venir me
« voir, si tu peux échapper aux yeux
« du barbare qui te veille: je t'attends;
« tu sais si je t'aime. LÉLIO ».

Je ne sais si je dors ou si je veille:

mais si je dors, je fais un vilain rêve; et si je suis éveillé... Oh ! je le suis. (Il relit l'adresse.) A madame Argentine. (Il se frotte les yeux.) A madame Argentine. Tenez, madame.

ARGENTINE.

Mon ami...

ARLEQUIN.

Je ne le suis plus votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux que je ne vivois que pour vous croire. Comment ! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous faisiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir; vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE.

Eh bien !... (à part.) Non, je serai fidele à ma bienfaitrice. (haut.) Je vous demande, je vous supplie de suspendre votre colere; je me justifierai, soyez-en sûr, et vous serez alors...

ARLEQUIN, avec colere.

Comment vous seroit-il possible de vous justifier? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez; un domestique apporte cette lettre; il me recommande de vous la donner en secret : vous venez de l'entendre cette lettre, elle est claire; il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidele. Elle est bien pour vous cette lettre; voilà votre nom, le voilà; je le vois, je le lis; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. M. Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir; car vous

venez de chez M. Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio.

ARGENTINE.

Je ne veux pas vous mentir; il est vrai, je viens de parler à M. Lélio, mais...

ARLEQUIN, au désespoir.

Et pourquoi me le dire? Je n'en étois pas sûr.

ARGENTINE.

Écoutez-moi.

ARLEQUIN, furieux.

Je ne veux rien entendre; je veux m'en aller; je veux vous quitter..... Mon parti est pris; ma colere est passée, je n'en ai plus de colere, parceque je n'ai plus d'amour; je suis de sang froid... Mais, comme je me sens le plus fort desir de meurtrir ce visage-là qui est la cause de tous mes chagrins,

vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille.... Vous sentez bien.... (Argentine effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramene fortement à lui.) N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami.... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise ; je ne peux plus soutenir votre vue ; je ne peux plus vous regarder sans me dire : Voilà une femme qui en aimoit deux, et qui leur faisoit croire qu'ils étoient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfants ; je ne pourrois jamais les embrasser sans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien, il vient de vous ; il me seroit odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur ; et comme, si je vous parlois plus long-

temps, je vous le laisserois peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE court après.

Mon ami...

ARLEQUIN la repousse.

Laissez-moi, je ne vous crois plus.

SCENE XIII.

ARGENTINE, seule.

Malheureuse ! Que devenir ? que faire ? Il me croit coupable, et je ne puis... Courons nous jetter aux pieds de mademoiselle Rosalba ; elle aura pitié des maux qu'elle me cause ; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari : c'est à elle.... Mais la voici...

SCENE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

MADEMOISELLE....

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

ARGENTINE.

Où alloit-il?

ROSALBA.

Chez mon pere. Je lui ai donné moi-même ce petit contrat que j'ai fait faire pour lui, selon tes intentions. Mais à peine m'a-t-il regardée ; il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi!... tu pleures, ma chere Argentine! Qu'est-il donc arrivé? réponds-moi vîte.

ARGENTINE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre; il me croit coupable; il m'abandonne; et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

O ciel! que me dis-tu? Arlequin va chez mon pere; je le connois, il lui dira tout; et mon pere sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir.... Ma chere amie, pardon, pardon mille fois; mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle sort précipitamment.)

SCENE XV.

ARGENTINE, seule.

Et lui... reviendra-t-il? ... irai-je le chercher? ..... Il reviendra, j'en suis sûre; mon cœur me le dit, et mon cœur ne m'a jamais trompée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui..... Attendons... Je suis au supplice... Mes enfants, revenez; mes pauvres enfants, venez embrasser et consoler votre mere. (Les deux enfants reviennent.)

SCENE XVI.

ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

LE CADET.

Ah! maman, qu'avez-vous donc? Vous pleurez comme quand j'ai été malade.

L'AÎNÉ.

Ma chere maman, avez-vous du chagrin?

ARGENTINE. (elle pleure.)

Non, mes enfants, non, mes bons enfants, ce n'est rien; cela se passera.

L'AÎNÉ.

Nous avons entendu mon papa qui grondoit bien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer comme cela?

(Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANTS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa; au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah! le voilà. (Il court à lui.) Venez donc vîte, mon papa; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, les repoussant tout doucement.

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AÎNÉ.

Ah! mon frere, comme il a du cha-

grin ! (Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scene d'Arlequin et de sa femme.)

ARLEQUIN.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir ; je le suis plus que vous : mais, comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourroit me rappeller que nous nous sommes aimés. (Il déboutonne son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.) Tout est dans ce petit sac ; je l'avois mis là, (Il montre son cœur) pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vuider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (Il tire un portrait.) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous ; il est toujours joli ; il vous ressembloit encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, madame. (Il le pose

sur une table, et tire un papier plié.) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (Il tire un bouquet flétri.) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jettâtes le soir; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurois jamais cru que ces violettes-là dureroient plus que votre amour. Les voilà, madame. (Il lui montre le sac.) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avoit été des années à se remplir, s'est vuidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! diable! j'oubliois ce qui doit vous être le plus cher... la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que mademoiselle

Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là?

ARGENTINE.

Non; il est à vous.

ARLEQUIN.

A moi! Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENTINE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs; je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, jettant le contrat.

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrois d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre des présents pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager avec de l'argent de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, madame, non; personne n'est

assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENTINE.

Mon cœur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage; mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN.

Vous deviner ! cela étoit bon quand nous nous aimions : ce n'est que dans ce temps-là qu'on se devine.

ARGENTINE.

Voulez-vous m'écouter un seul moment?

ARLEQUIN.

Oh ! parlez; votre ami, M. Lélio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des

sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étois capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre j'aurois cessé de t'aimer toi-même, j'aurois repoussé ta tendresse, j'aurois cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon desir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir? rappelle-toi tous les instants de ma vie, en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore ? ton cœur peut-il m'accuser?...

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon cœur, il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire fait qu'il me parle toujours pour vous....

Mais je ne l'écoute pas. Voilà la lettre qui vous condamne ; cette lettre est de M. Lélio ; M. Lélio vous aime ; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio : tout cela est clair... Et tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parceque je ne peux pas garder mes chagrins, moi ; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris ; il m'a dit que M. Lélio s'amusoit à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyoit. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore. Il se moque de vous tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci ; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avoit un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE.

Et vous pensez que j'aurois été ca-

pable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout! Vous imaginez que j'aurois sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba! Non, mon ami, l'amitié seule m'auroit défendue; mais je l'étois assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant: l'amour est une sauve-garde cent fois plus sûre que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfere la mort à ton indifférence.... Réponds-moi... A quoi penses-tu?

ARLEQUIN, la regardant.

Je pense qu'il seroit bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me releve pas que tu ne m'aies pardonné.

(Elle tombe à ses genoux; les deux enfants accourent, et se mettent aussi à ses genoux.)

LES ENFANTS.

Ah! mon papa, pardonnez à notre maman.

(Arlequin, ému, releve sa femme et se met à genoux.)

ARLEQUIN.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANTS, à leur mere.

Ah! maman, pardonnez à notre papa.

ARGENTINE.

(Elle lui saute au cou.)

Enfin me voilà heureuse. Mon ami,

je te promets qu'il ne te restera pas le moindre nuage; je te jure que tout sera éclairci.

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avoit ôté.)

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification.. Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée! Eh! mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre?

SCENE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES ENFANTS,

ROSALBA.

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine ; je ne me possede pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre...

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvoit seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon pere ; Arlequin en sortoit : il lui avoit tout dit, car mon pere irrité donnoit à Lélio des noms qu'il est loin de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds : C'est moi, me suis-je écriée,

c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A cette parole mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon pere; il m'a relevée avec fureur et tendresse; ses mains trembloient et n'osoient pas presser les miennes; il sembloit avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué, je lui ai dit que je portois dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant étoit le sien, et qu'il lui demandoit, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colere; il est resté un moment incertain sur ce qu'il alloit dire; mes yeux étoient fixés sur les siens; mon cœur battoit de toute sa force; je le regardois sans parler, il me regardoit de même: enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenoit de-

puis long-temps. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il alloit pardonner : je me suis élancée à son cou, et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été : Ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, embrassant Rosalba avec transport.

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis, venez avec moi; je cours chercher Lélio ; je vais le conduire aux pieds de mon pere. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chere Argentine.

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba ?

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avois promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevois sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui...

ARLEQUIN.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise ; je ne me la pardonnerois pas si j'avois eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfants.) Mes enfants, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela, point de bon ménage.

FIN.

LE BON PERE

OU

LA SUITE DU BON MÉNAGE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée sur un théâtre de société,
le 2 février 1783.

A S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC DE PENTHIEVRE.

MONSEIGNEUR,

QUAND même je voudrois cacher que j'ai eu la hardiesse de peindre Votre Altesse Sérénissime, tout le monde, et sur-tout votre auguste fille, le devineroit, puisque mon tableau s'appelle LE BON PERE. Il vaut mieux avouer ma faute et en solliciter le pardon. La tentation étoit trop grande : assez heureux pour vivre auprès de vous, MONSEIGNEUR, je vous ai vu avec vos enfants, avec vos vassaux, avec les pauvres, par-tout j'ai vu LE BON PERE ; j'ai mis par écrit ce que je vous ai entendu dire. Dédier cet ouvrage à Votre Altesse, c'est lui rendre son propre bien.

Je suis avec un profond respect,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

le très humble et très
obéissant serviteur
FLORIAN.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, pere de Nisida.

NISIDA.

CLÉANTE, amant de Nisida.

NÉRINE, suivante de Nisida.

La scene est à Paris, dans la maison d'Arlequin.

LE BON PERE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon.

SCENE PREMIERE.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Je ne vous comprends pas, monsieur Cléante; quand toute la maison est dans la joie, quand nous sommes tous occupés de la fête que monsieur Arlequin notre maître donne à sa fille mademoiselle Nisida, vous, que votre esprit et vos talents peuvent si bien servir dans cette occasion, vous paroissez plus triste que jamais.

CLÉANTE.

J'ai sujet de l'être, ma chere Nérine, je viens de recevoir des nouvelles très affligeantes.

NÉRINE.

De qui?

CLÉANTE.

De mon régiment.

NÉRINE.

Mais contez-moi donc tout cela : ne suis-je plus votre confidente? Avez-vous oublié que c'est moi seule qui vous ai fait entrer dans cette maison, que sans moi vous n'auriez jamais pu parler à mademoiselle Nisida? Ce n'est pas pour vous reprocher mes bienfaits que je vous les rappelle; mais puisque je n'ai rien négligé pour votre bonheur, j'ai le droit de partager vos peines.

CLÉANTE.

J'ai toujours présent à ma mémoire

tout ce que tu fis pour moi. Sans ton amitié, sans ton adresse, je n'aurois pas revu Nisida depuis le jour où, pour la premiere fois, je l'apperçus à la promenade. Ce seul moment lui livra mon cœur. Tous mes efforts, toutes mes tentatives pour m'introduire ici furent inutiles : toi seule eus pitié de moi ; tu daignas protéger cet amour si tendre, si pur, qui ne finira qu'avec mes jours ; tu fus la premiere à me travestir et à me présenter pour secrétaire à ton maître monsieur Arlequin. Depuis six mois je jouis du bonheur inexprimable de vivre, de respirer auprès de celle que j'adore, de la voir tous les jours, de lui parler quelquefois. Elle ne se doute pas que je l'aime et que je suis digne de l'aimer : n'importe, j'étois heureux, je bénissois mon sort ; une lettre que je reçois de

mon colonel vient détruire cette illusion.

NÉRINE.

Que vous écrit ce colonel?

CLÉANTE.

Tu sais que depuis trois mois j'ai reçu l'ordre de retourner au régiment; je n'ai pu m'y résoudre: et mon colonel, qui s'intéresse véritablement à moi, a découvert, je ne sais comment, que j'étois dans la maison de monsieur Arlequin sur le pied d'un secrétaire, d'un domestique, tranchons le mot; et que j'oubliois tous mes devoirs pour un fol amour qui ne peut être heureux. Il vient de m'écrire, avec toute la sévérité d'un chef et toute la vivacité d'un ami, que, si je n'ai pas rejoint dans huit jours, il fera nommer à ma compagnie.

NÉRINE.

Eh bien! qu'il y nomme. Votre com-

pagnie la plus chere, c'est nous ; et votre premier colonel, c'est mademoiselle Nisida. Je ne m'y connois pas, moi ; mais il me semble qu'il vaut bien autant être le mari d'une demoiselle jeune, charmante, riche, aimable, que d'être capitaine de cavalerie.

CLÉANTE.

Tu parles toujours de mariage, Nérine, et tu ne veux pas comprendre qu'il est presque impossible que j'épouse mademoiselle Nisida.

NÉRINE.

La raison, s'il vous plaît? On épouse tout le monde, excepté sa sœur.

CLÉANTE.

Je te l'ai dite cent fois. Nisida est jeune, belle, aimable, fille unique d'un pere très riche : et moi, militaire obscur, sans fortune, presque sans nom, car le sort, qui m'a poursuivi dès le berceau, me défend d'oser porter le

nom de mon pere ; moi, destiné à vieillir dans un régiment, ou à trouver la mort à la guerre, j'ose aimer Nisida, je me travestis, je me dégrade, je vais perdre pour elle le seul bien que je possede, le seul qui me fait vivre, mon état : et quand il ne me restera plus rien dans le monde que mon amour, comment oser le déclarer à celle qui pourroit croire que c'est sa fortune que j'aime?

NÉRINE.

J'approuve cette délicatesse, sans voir les choses comme vous les voyez. Mademoiselle Nisida est assurément tout ce que vous avez dit; mais vous, monsieur Cléante, vous n'êtes pas si fort au-dessous d'elle. D'abord, pour les qualités et les agréments, sans vous flatter, vous vous ressemblez beaucoup. Je sais que ce petit article, qui fait tout dans le mariage, est compté

pour rien dans le contrat : mais monsieur Arlequin, le pere de mademoiselle Nisida, convient lui-même qu'il n'est qu'un simple bourgeois d'une petite ville d'Italie, et qu'il ne possede ses richesses que par un hasard singulier. Vous êtes un homme de condition, capitaine de cavalerie à vingt ans, aimé, considéré de tous ceux qui vous connoissent ; jamais votre réputation n'a été effleurée par la moindre étourderie...

CLÉANTE.

A cela je n'ai point de mérite ; quand on est pauvre, on n'a que la ressource d'être sage.

NÉRINE.

Cela peut être ; mais bien des gens ignorent leurs ressources. La fortune est donc la seule qui ne vous ait pas bien traité ; c'est un malheur pour vous et un bonheur pour celle qui vous

épousera : car vous lui devrez tout ; et il me semble qu'il faut bien estimer quelqu'un pour consentir à lui devoir tout.

CLÉANTE.

Ces réflexions-là ne me sont pas permises.

NÉRINE.

Écoutez-moi, monsieur ; j'ai toujours eu une maniere de me conduire qui m'a réussi. Mon grand principe, c'est qu'il faut céder à son cœur, toutes les fois qu'il est plus fort que notre raison. Examinez-vous bien : si vous croyez pouvoir oublier mademoiselle Nisida, il faut retourner à votre régiment, suivre le service, et reprendre par votre mérite la place que le sort vous a ôtée. S'il vous est impossible de vivre sans mademoiselle Nisida, ma foi, il faut rester ici plutôt que de mourir ; il faut lui parler, lui décou-

vrir qui vous êtes, lui dire que vous l'aimez...

CLÉANTE.

Oh! jamais je n'oserai, Nérine...

NÉRINE.

Oh! si la peur vous prend, tout est perdu. Mettez-vous donc bien dans la tête que, depuis que le monde est monde, il n'y a jamais eu d'homme étranglé par une femme, pour lui avoir dit qu'il l'aimoit. De tous les tours qu'on peut nous jouer, c'est celui-là que nous pardonnons le plus aisément : je vous dis le secret du corps, moi; c'est à vous d'en profiter.

CLÉANTE.

Mais...

NÉRINE.

Mais j'en sais plus que vous, et votre bonheur m'est aussi cher que le mien; car je ne sais pas pourquoi l'on s'intéresse toujours à ceux qui ne sont

bons qu'à nous donner du chagrin : croyez-moi, suivez mes avis, vous réussirez.

CLÉANTE.

Je ne demande pas mieux : que faut-il faire?

NÉRINE.

Commencez par aller écrire à votre colonel, et demandez un mois de délai. Pendant ce temps, je me charge de vous faire expliquer vous et mademoiselle Nisida. (Cléante la regarde, et ne sort point.) Allez donc, ne perdez pas de temps : faut-il que ce soit moi qui écrive à votre colonel?

CLÉANTE.

Comme tu es vive! Attends un moment...

NÉRINE.

Il n'y a point à attendre, allez écrire; reposez-vous sur moi du reste, et reprenez cette gaieté charmante qui

vous fait aimer de tout le monde. Songez que c'est aujourd'hui la fête de votre maîtresse ; occupez-vous du bouquet, du compliment que vous devez lui faire. Je veux bien me charger de tout ce que vous trouvez de difficile ; mais j'exige que vous soyez très aimable, parceque cela vous est fort aisé.

CLÉANTE.

Je ne le serai jamais tant que toi, mais du moins je t'obéirai aveuglément.

(Il lui baise la main et sort. Arlequin paroît et voit Cléante baiser la main de Nérine. Arlequin doit être en habit de velours noir, veste de drap d'or, perruque à trois marteaux, culotte et masque d'Arlequin.)

SCENE II.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

Fort bien; je ne m'étonne plus, Nérine, si tu me fais si souvent l'éloge de Cléante.

NÉRINE.

Je vous assure, monsieur, que ce qui nous lie le plus monsieur Cléante et moi, c'est notre extrême attachement pour vous et pour mademoiselle votre fille.

ARLEQUIN.

Je ne te demande pas ton secret : vous êtes libres tous deux, vous vous convenez, vous avez raison de vous aimer; c'est une des plus douces consolations de la vie. Où est ma fille?

NÉRINE.

Elle est enfermée dans son cabinet; depuis quelque temps elle aime beaucoup à être seule.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas la déranger. Crois-tu qu'elle se doute de la petite fête que je lui prépare pour ce soir?

NÉRINE.

Je ne le crois pas, monsieur.

ARLEQUIN.

Nos musiciens viendront-ils?

NÉRINE.

Ils doivent être ici de bonne heure, et je les ferai cacher dans le petit salon, pour que mademoiselle Nisida ne puisse pas les voir.

ARLEQUIN.

C'est bien. L'important est que ma fille ne s'attende à rien; et qu'en sortant de table, elle trouve le salon tout en fleurs, tout en lumieres, avec une

musique terrible, et son nom écrit par-tout en guirlandes. Ensuite les marchands entreront, et tu auras soin de faire porter dans la chambre de Nisida tout ce qui aura l'air de lui plaire. Je paierai tout, je suis riche, et je ne trouve bien employé que l'argent dépensé pour ma fille. Avoue que j'ai raison, et que ma Nisida est charmante.

NÉRINE.

Tout le monde n'a qu'un avis là-dessus.

ARLEQUIN.

C'est qu'elle ressemble à sa mere, ma pauvre Argentine, que j'ai tant pleurée. Hélas! après vingt ans de mariage, je l'ai perdue au moment où je fis ma grande fortune. Nous n'avions jamais eu qu'une seule querelle, encore étoit-ce moi qui avois tort. Tiens, voilà son portrait, voilà tout ce qui

m'en reste... Ah ! Nérine, ne te marie jamais ; il est si affreux de s'aimer et de mourir l'un après l'autre!

NÉRINE.

Allons, monsieur, pourquoi vous affliger?..

ARLEQUIN, pleurant.

Ce n'est pas s'affliger que de pleurer ceux que l'on regrette ; au contraire, Nérine, j'ai du plaisir à me rappeller ma femme et mes deux petits garçons. Comme j'étois heureux quand ils vivoient ! Nous n'étions pas riches, mais nous avions la paix, la joie et l'amour: avec cela, on ne manque pas de grand' chose. Hélas ! ils ont tout emporté.

NÉRINE.

Comment pouvez-vous oublier ce qui vous reste? L'estime générale, une grande fortune, des amis, une fille unique dont vous devez être fier, tout vous assure une vieillesse douce

et honorable. Mademoiselle Nisida ne tardera guere à se marier ; elle sera heureuse, car vous êtes assez riche pour lui laisser choisir un époux selon son cœur. Votre gendre, votre fille, vos petits-enfants vous béniront, vous soigneront ; vous serez au milieu d'eux le point de réunion de leur bonheur et de leur tendresse. Allez, allez, monsieur, c'est peut-être le plus doux moment de la vie ; et je crois qu'un vieillard entouré de ceux qu'il a comblés de biens, a cent fois plus de vrais plaisirs que le plus heureux jeune homme.

ARLEQUIN.

J'espere que tu as raison : d'ailleurs, je me dis tous les jours que les pleurs ne servent de rien. Aujourd'hui, il ne m'est pas permis d'être triste ; parlons de ma fille. Je voudrois bien pouvoir trouver quelque joli couplet que je lui chanterois ce soir : mais je n'ai jamais

fait de vers ; et il ne suffit pas de bien penser, pour bien dire.

NÉRINE.

Pardonnez-moi, cela suffit quand c'est pour sa fille que l'on travaille.

ARLEQUIN.

Depuis hier au soir, je rumine ce projet-là ; mais ces diables de rimes ne viennent point : voilà tout ce qui m'embarrasse ; car, sans la rime, je ferois des vers comme de la prose.... Écoute, appelle Cléante, pour qu'il vienne écrire sous ma dictée, et va-t'en : oui, va-t'en, je crois que je suis dans un bon moment.

NÉRINE.

Dépêchez-vous d'en profiter, je vais vous envoyer monsieur Cléante.

(Elle sort.)

SCENE III.

ARLEQUIN, seul.

VOYONS donc si je ne pourrai pas faire un petit madrigal, quand il ne seroit que de quatre vers... Il y a tant de jolies choses à dire de ma fille! Voyons... (Il se met à son bureau, et rêve.) C'est le commencement qui est toujours le plus difficile... Il faut pourtant bien commencer... Ô ma fille... Cela n'est pas mal: Ô ma fille, c'est fort bien... (Il écrit.) Cependant, ô ma fille, c'est trop grand, trop poétique; je m'en vais ôter l'ô. Ma fille; c'est plus simple et plus doux : ma fille; oui, mais cela ne suffit pas, il faudroit encore quelque chose.. Ma fille, c'est une belle pensée, mais c'est trop court... Où est donc ce Cléante? Depuis six

mois que j'ai un secrétaire, voici la premiere fois que j'en ai besoin, et il n'est pas là : c'est bien la peine... Ah ! le voici.

SCENE IV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Arrive donc, mon ami, j'ai tout plein de choses à te dicter ; mets-toi là, et écris ce que je vais te dire.

CLÉANTE s'assied.

Quand vous voudrez, monsieur.

ARLEQUIN.

Mon ami, ce sont des couplets que j'ai faits pour la fête de ce soir ; ils ne sont pas encore finis, mais il faut toujours les écrire, parceque je n'ai point

de mémoire, et mes vers m'échappent..... avant d'être faits. Allons, prends du grand papier, le plus grand, et écris : Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

CLÉANTE, écrivant.

Le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Ma fille...

CLÉANTE.

Ne faut-il pas écrire d'abord sur quel air vous les avez faits?

ARLEQUIN.

Sur quel air?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

L'air ne me regarde pas; je ne me charge que des paroles.

CLÉANTE.

Mais puisque vous voulez que ces paroles se chantent, vous les avez faites sur un air.

ARLEQUIN.

Non, en vérité, je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Cela est pourtant nécessaire.

ARLEQUIN.

Oh bien ! tu feras l'air, toi, quand j'aurai fait les paroles ; je ne peux pas tout faire.

CLÉANTE relit.

Couplets à ma fille, le jour de sa fête.

ARLEQUIN.

Fort bien ; écris à présent : Ma fille...

CLÉANTE.

Ma fille...

ARLEQUIN.

As-tu mis ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Un moment... Tu as mis, Ma fille ?

CLÉANTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN, rêvant.

C'est très bien... Mets une virgule.

CLÉANTE.

J'attends, monsieur.

ARLEQUIN.

Moi aussi, j'attends; et rien ne vient.

CLÉANTE.

Comment?

ARLEQUIN.

Sans doute, je n'ai fait que cela encore.

CLÉANTE.

Vous n'êtes pas très avancé.

ARLEQUIN.

J'ai toujours mon commencement.. Tu devrois bien m'aider un peu.

CLÉANTE.

Vous avez trop de sensibilité, vous aimez trop mademoiselle Nisida, pour

avoir besoin d'un aide ; il est si facile de la louer ! dites-moi ce que vous pensez pour elle, je l'écrirai ; les vers s'arrangeront d'eux-mêmes.

ARLEQUIN.

Je crois que tu dis vrai : voyons ; je voudrois lui faire un petit compliment sur sa figure, ses qualités, son esprit... que cela fût tourné.... d'une maniere gentille, avec un peu.... Charge-toi de mettre des rimes à ces vers-là.

CLÉANTE, rêvant.

Je vous entends bien.

ARLEQUIN.

Tu entends bien ; voilà mon premier couplet.

CLÉANTE écrit.

Il est écrit.

ARLEQUIN.

Fort bien ; à présent, je m'en vais faire le second. Écris ces vers-ci : Que ce n'est pas à son pere à la louer, mais

que tout le monde parleroit comme son pere... et rime toujours au moins.

CLÉANTE.

Il le faut bien. (Il rêve et écrit.) C'est écrit, monsieur.

ARLEQUIN.

Me conseilles-tu d'en faire encore un?

CLÉANTE.

Il me semble que deux suffisent.

ARLEQUIN.

Tu n'as qu'à dire, je suis en train; mais je crois qu'en voilà bien assez. Prends cette mandoline et chante-moi les couplets que je viens de faire, pour que je corrige.

CLÉANTE.

(Il chante en s'accompagnant de la mandoline.)

Ma fille unit aux graces de son âge
Des dons plus sûrs pour fixer le bonheur;
Et l'on ne sait que chérir davantage
De sa beauté, son esprit, ou son cœur.

ARLEQUIN.

C'est mot à mot ce que j'ai dit ; je croyois cela plus difficile. Voyons l'autre couplet.

CLÉANTE chante.

Je peux flatter une fille si chere,
Mais l'on pardonne à ce doux sentiment :
Si je la vois avec les yeux d'un pere,
Tout autre aura les yeux d'un tendre amant.

ARLEQUIN, surpris.

C'est moi qui ai fait celui-là?

CLÉANTE.

Vous venez de me le dicter.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais il n'avoit pas l'air si joli quand je l'ai fait. C'est fort bien, fort bien ; je ne vois rien là à corriger. Sans me flatter, conviens qu'ils ne sont pas mal.

SCENE V.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

MONSIEUR, on vous demande.

ARLEQUIN.

Comment! je ne peux pas travailler une minute en repos! Il faut toujours qu'on me dérange. Qui me demande?

NÉRINE.

C'est ce monsieur habillé de noir qui est venu hier matin.

ARLEQUIN.

Ah! c'est différent: cette affaire-là est plus intéressante que toutes les miennes, elle regarde ma fille.

NÉRINE.

Il vous attend dans votre cabinet.

ARLEQUIN.

J'y vais. (à Cléante.) Mon ami, je suis

on ne peut pas plus content de moi et de toi aussi; et je te prépare quelque chose qui te prouvera mon amitié : laisse-moi faire, sois tranquille. Ce petit couplet de l'amant qui est le pere; le pere, l'amant, c'est très joli, très joli. (Il s'en va en chantant les couplets.)

SCENE VI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

Monsieur Arlequin paroît enchanté de vous ; tant mieux : continuez à vous en faire aimer. Ou je me trompe fort, ou sa fille pourroit bien lui en donner l'exemple.

CLÉANTE.

Et sur quoi juges-tu...

NÉRINE.

Sur ce que je viens de voir. Vous souvenez-vous de cette chanson si tendre que vous fîtes, il y a un mois, que monsieur Arlequin trouva charmante, et sur laquelle mademoiselle Nisida ne dit pas un seul mot?

CLÉANTE.

Oui : eh bien !

NÉRINE.

Tout-à-l'heure, j'ai été, par hasard, jusques à la porte du cabinet de mademoiselle Nisida; elle y étoit enfermée. J'ai entendu sa guitare, j'ai écouté : elle chantoit votre chanson, tout doucement, à demi-voix, mais avec un accent bien tendre, et qui prouvoit qu'elle y prenoit plaisir. Monsieur, quand les auteurs nous sont indifférents, on n'a pas peur de louer leurs ouvrages, et l'on ne va pas s'enfermer pour chanter tout bas leurs chansons.

CLÉANTE.

Voilà une belle preuve!

NÉRINE.

Plus claire que vous ne pensez..... Mais la voici : allons, tâchez de lui parler, de lui faire entendre que vous l'aimez. Vous avez de l'esprit avec tout le monde, excepté avec elle.

CLÉANTE.

C'est que je n'ai de l'amour que pour elle.

NÉRINE.

La voilà : du courage; je vous aiderai tant que je pourrai.

SCENE VII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE.

NISIDA.

Je croyois mon pere ici, Nérine.

CLÉANTE.

Il y étoit tout-à-l'heure, mademoiselle ; mais il est enfermé avec un homme d'affaires.

NÉRINE.

Il nous a même dit que c'étoit pour quelque chose qui vous regardoit.

NISIDA.

Il est toujours occupé de mes plaisirs ou de mon bonheur.

NÉRINE.

Que sait-on? Peut-être songe-t-il à se donner un aide pour vous rendre heureuse.

NISIDA.

Que veux-tu dire?

NÉRINE.

Je veux dire qu'il s'occupe sans doute de vous chercher un mari.

NISIDA, vivement.

Ah! j'espere que non.

NÉRINE.

Cela vous feroit du chagrin?

NISIDA, froidement.

Tout changement à mon sort ne pourroit que m'être désagréable. Je suis heureuse avec mon pere, je n'aime que lui, je ne veux aimer que lui; il ne respire que pour moi : ce sentiment suffit à mon cœur comme à ma félicité.

CLÉANTE.

Ajoutez à tant de raisons la certitude de ne jamais trouver un époux digne de vous. Quand même sa fortune et son rang seroient au-dessus

des vôtres, quand même il seroit le plus aimable des hommes, vous feriez encore un mariage inégal.

NISIDA.

Vous me louez toujours, Cléante; j'en suis fâchée, car j'aime à causer avec vous, et cela m'en empêche.

NÉRINE, bas à Cléante.

Allez donc... Oh! le poltron! (haut.) Moi, qui ne vous loue point, mademoiselle, et qui ne vous en suis pas moins attachée, je n'approuve pas cet éloignement pour le mariage. Vous êtes faite pour vous marier; mais je veux que ce soit avec un homme dont l'âge et les qualités vous conviennent. Monsieur votre pere est trop vieux pour le chercher, vous êtes trop jeune pour le choisir; si vous voulez, je le trouverai, moi, je m'en charge.

NISIDA.

Tu es folle, Nérine.

NÉRINE.

Non, je parle très sérieusement; je vois d'ici ce qu'il vous faut. Dites un seul mot, et je vous amene un jeune homme bien fait, d'une jolie figure, d'un caractere doux et sensible, d'un esprit fin et aimable; en un mot, un époux rempli d'honneur, de grace et d'amour. Si cela vous convient, vous n'avez qu'à parler.

NISIDA.

Et tu répondras de toutes ces qualités, même de l'amour qu'il aura pour moi?

NÉRINE.

Oh! c'est justement ce que je garantis le plus.

CLÉANTE.

C'est pourtant le plus difficile à prouver. Quand on est la fille unique d'un homme opulent, on a le droit malheureux de ne jamais se croire ai-

mée. La fortune fait payer ses bienfaits même à l'amour-propre : vous avez beau être jeune, belle, charmante; vous êtes riche, ce mot seul arrêtera tout amant tendre et délicat : il doit être bien difficile de ne pas vous aimer, mais il est impossible d'oser dire que l'on vous aime.

NISIDA.

Ce n'est pas à mon âge que l'on fait de si tristes réflexions; et si jamais...

CLÉANTE, vivement.

Si jamais...

SCENE VIII.

NISIDA, CLÉANTE, NÉRINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bon jour, ma chere enfant ; je te souhaite une bonne fête : mais tu n'auras ton bouquet que ce soir, parceque je veux te surprendre. Je t'ai fait des couplets ; nous aurons de la musique, feu d'artifice, illumination : tu verras, tu verras quelque chose à quoi tu ne t'attends pas.

NISIDA.

Comment ! mon pere, vous avez la bonté...

ARLEQUIN.

Ne me questionne point, parceque je ne veux pas que tu saches un seul mot de tout cela. D'ailleurs, j'ai à te

parler d'affaires plus importantes, que, grace au ciel, je viens de terminer. Cléante et Nérine y sont pour quelque chose, ainsi je peux m'expliquer devant eux. Tu connois bien ce jeune marquis d'Yrville, dont tout le monde dit du bien, que tu m'as souvent vanté toi-même, et qui te fait un peu la cour depuis quelques mois?

NISIDA.

Eh bien, mon pere?

ARLEQUIN.

Eh bien! ma chere amie, je viens d'arrêter ton mariage avec lui.

CLÉANTE, à part.

Ô ciel!

NISIDA.

Avec le marquis d'Yrville!

ARLEQUIN.

Oui, mon enfant: j'ai eu de la peine à en venir à bout; mais pour applanir les difficultés, je te donne, le jour du

mariage, tout ce que je possede.

NISIDA.

Et vous, mon pere?

ARLEQUIN.

Oh! moi, la plus sûre maniere pour que je ne manque de rien, c'est que tu aies tout. D'ailleurs, tu me rendras service : car si tu veux que je te parle franchement, mon argent m'ennuie ; c'est toujours la même chose, il faut passer sa vie à compter. Si l'on n'avoit pas quelquefois le plaisir de donner, cela seroit insupportable.

NÉRINE.

Mais êtes-vous sûr, monsieur, que mademoiselle votre fille...

ARLEQUIN.

Quant à toi, Nérine, je ne t'ai pas oubliée : j'ai remarqué depuis long-temps l'amitié qui regne entre Cléante et toi; j'ai profité de l'occasion pour faire votre bonheur à tous deux. Je

t'assure une dot fort honnête, et tu épouseras Cléante le jour même du mariage de ma fille.

NÉRINE.

J'épouserai monsieur Cléante, moi!

ARLEQUIN.

Oui; tu ne t'y attendois pas, n'est-il pas vrai? J'ai voulu vous surprendre, parceque les choses qu'on desire font cent fois plus de plaisir quand elles viennent sans qu'on y pense. Eh bien!.... vous voilà tous interdits.... Vous ne me remerciez seulement pas... Qu'as-tu donc, Cléante? Je ne t'ai jamais vu comme te voilà.

NÉRINE.

Il faut lui pardonner, monsieur; c'est l'amour.... la joie.... Ce pauvre garçon ne s'attendoit pas à m'épouser si promptement.

ARLEQUIN.

Ma chere Nisida, tu n'as pas l'air

d'être contente de ce que je viens de t'apprendre. Écoute donc : je desire vivement de te voir la femme du marquis d'Yrville, et je t'en dirai les raisons ; mais si cela ne te convient pas, tu me diras les tiennes, qui seront les meilleures.

NISIDA.

Mon pere, je suis pénétrée de reconnoissance et d'amour pour vous... Mais je voudrois vous parler sans témoin.

ARLEQUIN.

Tu m'inquietes, ma fille. (à Cléante et Nérine.) Elle dit qu'elle veut me parler sans témoin ; je crois qu'il faut que vous vous en alliez.

CLÉANTE, en sortant.

Nérine, que devenir?

NÉRINE.

Rien n'est encore perdu.

SCENE IX.

ARLEQUIN, NISIDA.

ARLEQUIN.

J'avois cru te plaire en arrangeant ce mariage; me serois-je trompé? N'aimes-tu pas le marquis?

NISIDA.

Je ne l'ai jamais aimé; il s'est occupé de moi, et j'ai rendu justice à ses qualités estimables: mais qu'il y a loin de l'estime à l'amour!

ARLEQUIN.

Ma foi, je me suis donc trompé. Tu m'en as toujours dit du bien; je le vois te chercher dans toutes les maisons où nous allons: quand il cause avec toi, tu as un air contraint et embarrassé; j'avois pris tout cela pour de l'amour.

Il n'en est rien, je retirerai ma parole, parceque la premiere condition étoit que le mariage te conviendroit. Pardonne-moi, je t'en prie, le petit moment de chagrin que je t'ai causé; j'en suis plus fâché que toi-même.

(Il lui tend la main, que Nisida baise avec tendresse.)

NISIDA.

Ah! mon pere.

ARLEQUIN.

Je te promets que je ne ferai plus pareille étourderie. Dorénavant, je te rendrai compte tous les matins de ceux qui t'auront demandée en mariage la veille, et je ne ferai les réponses que sous ta dictée.

NISIDA.

Mais pourquoi vous occuper de m'établir ? je suis si heureuse avec vous! Je n'ai pas un desir, je ne forme pas un souhait que vous ne l'accom-

plissiez. Laissez-moi dans cette douce position ; je ne connois pas le bonheur d'une femme, et celui de la plus heureuse des filles me suffit. Oui, quand bien même, ce qui est impossible, vous me donneriez un époux qui vaudroit mon pere, je serois fâchée de partager mon cœur ; je ne veux aimer que vous, je ne veux rien devoir qu'à vous.

ARLEQUIN.

Ma chere enfant, tu n'as pas besoin de m'attendrir pour faire de moi tout ce que tu voudras. D'abord, mariée ou non mariée, tu ne me quitteras jamais ; j'en mourrois tout de suite, et je veux vivre encore quelques années. Quant à ta répugnance pour prendre un époux, tu conviendrois peut-être qu'il est nécessaire de la surmonter si tu savois l'histoire de ma fortune. Écoute-la d'abord ; ensuite nous raison-

nerons ensemble comme deux bons amis qui n'ont qu'un même intérêt. Je conseillerai et tu décideras.

NISIDA.

Ah! mon pere... je vous écoute.

(Ils s'asseyent.)

ARLEQUIN.

Ma chere amie, j'ai toujours été un honnête homme, mais je n'ai pas toujours été de ceux que l'on appelle les honnêtes gens; car les gens riches sont convenus de s'appeller ainsi exclusivement. J'étois pauvre, moi, et j'habitois avec ta mere la petite ville de Bergame. Tu n'étois pas encore née, lorsqu'un seigneur françois, nommé le comte de Valcour, vint s'établir dans notre ville, et acheta la maison où nous avions un appartement. Il nous le conserva, il me fit amitié; je le lui rendis du meilleur de mon cœur: au bout de six mois il ne

pouvoit plus se passer de moi. Ce comte de Valcour étoit un fort bon homme, mais il avoit épousé secrètement en France une fort mauvaise femme qui se conduisoit très mal. Un beau matin, le comte s'en alla, en laissant à cette femme la moitié de sa fortune pour elle et pour un fils de six mois qu'elle avoit, et dont le comte n'a jamais voulu entendre parler. J'ai demeuré douze ans avec ce monsieur de Valcour, dans la plus tendre intimité; il y en a onze qu'il est mort, et qu'il m'a fait héritier de tout le bien qu'il avoit apporté en Italie.

NISIDA.

Je n'en suis pas étonnée.

ARLEQUIN.

Tant que j'avois été pauvre, j'avois été heureux; sitôt que je fus riche, les chagrins vinrent: je perdis ta pauvre mere et tes deux freres. Tout cela me

fit prendre mon pays en aversion ; je réalisai mon bien, et je vins m'établir à Paris avec toi, qui n'avois pas alors plus de six ans. Je plaçai bien mon argent ; mes fonds sont à-peu-près doublés depuis dix ans : de sorte, ma chere fille, que j'ai, ou, pour mieux dire, tu as soixante mille livres de rente qui ne doivent rien à personne. Cela est fort joli ; mais si je venois à mourir, tu te trouverois seule, étrangere, sans famille, sans appui, dans la ville la plus dangereuse du monde, et dans un âge où la plus légere étourderie fait le malheur du reste de nos jours. Voilà pourquoi, ma chere fille, je voudrois te voir mariée à un homme estimable, considéré, comme le marquis d'Yrville, qui ne sera occupé que de te rendre heureuse, et remplacera du moins ton pauvre pere qui se fait déja bien vieux. Voilà mes raisons,

ma chere amie; et si tu n'as pas de répugnance pour le marquis, je te demande comme une grace d'assurer ton bonheur après moi... Tu pleures! tu ne me réponds pas!

NISIDA.

Ah! mon pere, je ferai ce que vous voudrez: mais si vous pouviez lire dans mon cœur, si j'avois la force de vous dire...

ARLEQUIN.

Quoi! ma fille, as-tu quelque secret pour moi? Cela ne seroit pas juste; tu sais bien que je n'en eus jamais pour ma Nisida.

NISIDA.

Non, je ferai mon devoir; j'en aurai la force: moins vous ordonnez, plus je veux obéir. Mais j'ai deux graces à vous demander; elles sont importantes, elles sont nécessaires au repos de ma vie: c'est de différer ce

mariage, et de me mettre au couvent.

ARLEQUIN.

Au couvent! (Ils se levent.)

NISIDA.

Oui, mon pere, j'en ai besoin; j'ai besoin de solitude et de réflexion.

ARLEQUIN.

Tu n'y songes pas, Nisida; toi, au couvent! cela est bon pour les filles que leurs peres n'ont pas le temps d'aimer. Eh! que deviendrois-je, quand je ne te verrois plus? Ma chere enfant, d'où peut te venir une résolution si cruelle pour moi? Ton cœur s'est-il donné? aimes-tu quelqu'un?

NISIDA, se cachant le visage.

Oui.... mon pere.

ARLEQUIN.

Eh bien! voilà un grand malheur! Tu n'as qu'à me le nommer, je m'en vais l'aimer aussi.

NISIDA.

Ah! il m'est impossible de le nommer sans rougir.

ARLEQUIN.

Tu ne peux pas rougir avec moi! ne suis-je pas ton pere? ton honneur n'est-il pas le mien? Ouvre-moi ton cœur, ma fille; peut-être à nous deux nous viendrons à bout de te rendre heureuse.

NISIDA.

Eh bien! mon pere, apprenez ce que j'ai voulu cent fois me cacher à moi-même; guérissez-moi d'une passion que je combats sans cesse et qui renaît toujours plus violente. J'aime... J'aime...

ARLEQUIN.

Qui donc?

NISIDA.

Cléante.

ARLEQUIN.

Mon secrétaire!

NISIDA.

Il n'est pas fait pour l'être, j'en suis sûre; mais je n'en sens pas moins tout le malheur de mon choix. Je ne vous demande que de me secourir, et j'ose vous répondre que je surmonterai cet invincible penchant. Éloignez-moi de Cléante; j'espere tout de mon courage, du temps, et sur-tout de l'absence.

ARLEQUIN.

As-tu confié ce secret à quelqu'un?

NISIDA.

Comment pouvez-vous le penser, puisque vous ne le saviez pas?

ARLEQUIN.

Il est vrai, j'ai tort. Écoute-moi: je n'ai pas oublié que je ne vaux pas mieux que Cléante; et si j'étois encore en Italie, où tout le monde sait qui

je suis, je n'hésiterois pas à te le donner : mais ici, où, par amour pour toi, j'ai fait la sottise d'avoir de la vanité, cela devient plus difficile. Cependant...

NISIDA.

Non, mon pere, non; c'est à moi de mettre des bornes à votre excessive bonté. Plus vous faites pour moi, plus je dois faire pour vous. Je surmonterai ma passion, je l'immolerai au bonheur de votre vieillesse. Éloignez-moi de Cléante, je vous le demande, je vous en supplie; donnez-moi du temps.... et j'épouserai le marquis d'Yrville.

ARLEQUIN.

Tu n'épouseras point le marquis d'Yrville, mais il faut essayer de te guérir. Tu es bien malade, mon enfant, je serai ton médecin; et si les remedes te font trop de mal, nous les cesserons tout de suite : c'est t'en dire as-

sez. Adieu ; laisse-moi, et viens m'embrasser encore.

NISIDA, l'embrassant.

Ah ! je sens bien que je ne le verrai plus. (Elle sort en pleurant.)

SCENE X.

ARLEQUIN, seul.

Je suis bien malheureux, je vais affliger ma fille : mais il faut pourtant bien la sauver. Holà ! quelqu'un.

(Nérine paroît.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, NÉRINE.

ARLEQUIN.

DITES à Cléante que je veux lui parler.

NÉRINE.

Est-ce pour le gronder, monsieur?

ARLEQUIN.

Faites ce que je vous dis.

NÉRINE.

C'est que vous avez un air...

ARLEQUIN.

Allons, je vois bien que vous ne voulez pas y aller; je vais l'appeller moi-même.

NÉRINE.

J'y vais, j'y vais, monsieur. (à part.) Jamais je ne l'ai vu si en colere.

SCENE XII.

ARLEQUIN, seul.

Je n'aurai jamais la force de lui donner son congé ; cependant il est nécessaire qu'il s'en aille : cela est impossible autrement. Ce pauvre garçon ! C'est ma faute aussi d'avoir pris chez moi un jeune homme charmant qui doit tourner la tête à toutes les femmes qui le verront. Je ne sais comment il arrive qu'avec la meilleure intention du monde je fais toujours tout de travers. Le voici ; je n'oserai jamais le prier de s'en aller.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

CLÉANTE.

Vous m'avez demandé, monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; j'ai à te parler : il faut même que nous soyons seuls. Laisse-nous, Nérine.

NÉRINE, à part.

Que signifie tout ceci? (Elle reste.)

ARLEQUIN.

Mon ami, je suis fort embarrassé... (à Nérine.) Je t'ai déja dit de t'en aller, Nérine.

NÉRINE.

Je le sais bien, monsieur.

ARLEQUIN.

Eh bien! que fais-tu là?

NÉRINE.

Vous le voyez bien, monsieur, je m'en vais. (Elle sort.)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, CLÉANTE.

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je ne sais comment t'apprendre une nouvelle qui te fera de la peine, et qui m'afflige beaucoup aussi.

CLÉANTE.

Je n'ai jamais été gâté par la fortune, et aucun revers ne peut m'étonner.

ARLEQUIN.

J'avois espéré que nous ne nous quitterions jamais, et que ton mariage

avec Nérine te fixeroit dans ma maison pour toujours : mais tout est changé.

CLÉANTE.

S'il n'y a que ce mariage de rompu, je suis trop vrai pour vous cacher qu'il ne pouvoit pas avoir lieu.

ARLEQUIN.

Hélas! je me suis trompé dans cela comme dans bien d'autres choses. Mais ce qui me coûte le plus à te dire, ce qui me cause le plus de chagrin, c'est que je suis forcé de te demander un service.

CLÉANTE.

Ah! monsieur, ordonnez, parlez; que faut-il faire?

ARLEQUIN.

J'en suis bien fâché, j'en suis désespéré ; mais il faut que tu aies la bonté de t'en aller.

CLÉANTE.

De quitter votre maison?

ARLEQUIN.

Oui, mon cher ami.

CLÉANTE.

Ai-je eu le malheur de vous déplaire?

ARLEQUIN.

Au contraire, je t'ai voué la plus tendre amitié; je ne sais même comment je ferai pour me passer de ta société: ton esprit, ton travail me sont agréables et nécessaires; je t'estime, je t'aime, je sens mieux que personne tout ce que tu vaux; mais, quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut, mon cher ami, que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Ai-je offensé quelqu'un dans votre maison? vous a-t-on fait quelque plainte?

ARLEQUIN.

Pour cela, il s'en faut bien ; tu es doux, serviable, toujours prêt à obliger ; tu n'as de querelle avec personne que pour leur éviter de la peine ; aussi tout le monde s'intéresse à toi, tout le monde t'estime et te chérit : hélas ! c'est à cause de cela qu'il faut que tu t'en ailles.

CLÉANTE.

Permettez-moi de vous représenter, monsieur, que tout ce que vous me dites a l'air de la plus cruelle ironie. Vous êtes le maître de me faire quitter votre maison ; mais pourquoi m'insulter en me rendant malheureux ? Mon respect, ma tendresse pour vous ne méritoient pas ce traitement, et je ne devois pas m'attendre...

ARLEQUIN.

Moi, t'insulter ! mon cher ami, comment peux-tu l'imaginer ? Je te ré-

pete que je t'estime comme moi-même, que je donnerois la moitié de mon bien pour passer ma vie avec toi, que tu m'as inspiré, dès le premier jour où je t'ai vu, une amitié, un attachement qui m'arrachent des larmes dans ce moment-ci, parcequ'enfin il faut que tu t'en ailles, vois-tu.... il le faut absolument. J'en pleure, mais il le faut : laisse-moi t'embrasser pour la derniere fois. (Il l'embrasse en sanglottant.) Adieu, mon ami, mon bon ami, je te regretterai toute ma vie; mais va-t'en le plutôt que tu pourras. Adieu, adieu: compte sur moi pour toujours; mais que je ne te revoie plus.

(Il sort en pleurant.)

SCENE XV.

CLÉANTE, seul.

QUE signifient ces pleurs et ce congé, ces protestations de tendresse et l'ordre de quitter sa maison? Suis-je découvert? me suis-je perdu? Ah! je ne sais rien, si ce n'est que je suis le plus malheureux des hommes.

SCENE XVI.

CLÉANTE, NÉRINE.

NÉRINE.

QUE s'est-il donc passé? Monsieur Arlequin vient de rentrer chez lui tout en larmes, et il m'a dit de venir vous consoler.

CLÉANTE.

Il m'a ordonné de quitter sa maison dès ce moment; il ma embrassé, m'a juré une éternelle amitié, et m'a défendu de reparoître ici.

NÉRINE.

Je n'y comprends rien. Et qu'allez-vous faire?

CLÉANTE.

Obéir, Nérine. Je n'y survivrai pas; mais je partirai. Ah! du moins, puis-je compter que tu parleras quelquefois de moi à ta maîtresse? Tu connois mon cœur, tu pourras lui répondre que jamais on ne l'aimera comme je l'aime; tu lui raconteras tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pensé, tout ce que j'ai souffert pour elle; peut-être donnera-t-elle quelques larmes à mon sort.

NÉRINE, pleurant.

Hélas! que nous sommes malheureux! D'abord, vous pouvez compter sur moi jusqu'à la mort.

CLÉANTE.

Tu es la seule dans le monde qui se soit intéressée à moi; un de mes plus grands malheurs, c'est de ne pouvoir reconnoître ton amitié : prends du moins ce diamant ; c'est le seul bien que m'a laissé ma mere, le seul dont je puis disposer; jamais il ne m'a été si cher que dans ce moment où je peux te l'offrir.

NÉRINE.

Eh! monsieur, je n'ai pas besoin de diamant, et j'ai besoin de vous voir heureux. Ne vous en allez pas; dites qui vous êtes; que risquez-vous? Tout est perdu, vous n'avez rien à ménager.

CLÉANTE.

Si je me découvre, Nérine, crois-tu que Nisida et son pere me pardonnent de m'être introduit ici? Ils m'accableront de leur colere, au lieu que j'emporte peut-être leur pitié. Cependant....

SCENE XVII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NÉRINE.

ARLEQUIN, un papier à la main.

Je te demande pardon, mon cher ami, de venir te tourmenter encore; mais la douleur de te perdre m'avoit tellement troublé la cervelle, que je n'ai pas songé à t'offrir une légere marque d'amitié. Prends ce billet, mon pauvre Cléante, et regarde-le, non comme la récompense de tes services, mais comme le bienfait de ton ami.

CLÉANTE.

Eh quoi! monsieur, vous me mettez au désespoir en m'assurant que vous m'aimez, vous me punissez en disant que je suis innocent, et vous venez m'offrir des secours! non, mon-

sieur, je ne peux pas les accepter.

ARLEQUIN.

Ah! Cléante, ce n'est pas bien, et je ne mérite pas ce refus.

CLÉANTE.

Il m'est affreux de vous déplaire; le ciel m'est témoin que rien au monde ne m'est cher au prix de votre amitié: mais une raison invincible me défend d'accepter vos bienfaits.

ARLEQUIN.

Quelle est cette raison? il ne peut pas y en avoir de bonnes pour affliger les gens qui nous aiment.

NÉRINE.

Allons, monsieur, parlez, voilà le moment.

ARLEQUIN.

Que dis-tu, Nérine?

NÉRINE.

Je l'exhorte à vous ouvrir son cœur: votre franchise, votre bonté doivent

l'encourager. D'ailleurs, vous avez trop bien aimé madame Argentine pour ne pas pardonner les fautes que fait commettre l'amour.

ARLEQUIN.

L'amour!

CLÉANTE.

Oui, monsieur; apprenez tout. Je ne suis point ce que vous me croyez. Une passion violente, effrénée, pour mademoiselle votre fille s'est emparée de moi depuis plus d'un an; désespérant de m'introduire chez vous, je me suis présenté pour être votre secrétaire: voilà mes crimes, punissez-moi.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez abusé de ma crédulité, pour venir séduire ma fille, pour oser...

NÉRINE.

Ah! monsieur, je suis témoin qu'il ne lui a jamais parlé d'amour.

ARLEQUIN.

En a-t-il moins risqué de la perdre de réputation? Si l'on sait, comme il est impossible que l'on ne le sache pas, que vous avez passé six mois dans ma maison, avec la liberté de voir, de parler à ma fille à toute heure, qui voudra croire au respect que vous avez eu pour elle? Ma pauvre Nisida sera punie de la faute que vous avez seul commise. Et voilà le prix de l'amitié que j'avois pour vous; vous déshonorez ma vieillesse, vous rendez ma fille malheureuse, vous empoisonnez mes derniers jours, tandis que je ne m'occupois que de rendre les vôtres heureux!

CLÉANTE.

L'amour seul est mon excuse; et cet amour...

ARLEQUIN.

Ingrat que vous êtes! pourquoi ne

pas me le dire? pourquoi préférer la peine de me tromper au plaisir de m'ouvrir votre cœur?

CLÉANTE.

Vous ne m'auriez pas permis de l'aimer.

ARLEQUIN.

Et quel étoit donc votre espoir?

CLÉANTE.

De vous plaire en vivant avec vous, de m'attirer votre estime et vos bontés, d'attendre, en vous aimant, que votre cœur me jugeât digne d'être aimé; et quand, à force de respect et de tendresse, j'aurois été certain d'un peu d'amitié, alors je n'aurois pas craint de vous découvrir mes sentiments; alors, ma pauvreté, mes malheurs, tout ce qui m'empêchoit de parler, seroient devenus des motifs d'espérance: je vous aurois raconté mes chagrins; votre ame sensible se seroit émue; vous

auriez écouté l'aveu de mon amour, non comme le pere de Nisida, mais comme l'ami d'un malheureux.

ARLEQUIN.

Qui êtes-vous donc? parlez, expliquez-vous.

CLÉANTE.

Je suis le fils d'un homme de qualité, et j'ai payé bien cher ce funeste avantage. Abandonné par mon pere dès les premiers jours de ma vie, victime des fautes d'une mere qui dissipa tout le bien qu'on lui avoit laissé pour moi, je me suis trouvé dans le monde, à l'âge où l'on a tant besoin de ses parents, sans fortune, sans guide, sans appui, seul, isolé dans la nature, n'ayant pour tout bien que la connoissance de mes malheurs, et n'osant pas même porter le nom d'un pere qui m'avoit ôté sa tendresse avant que j'eusse vu le jour.

NÉRINE.

Monsieur, vous vous attendrissez...

ARLEQUIN.

Point du tout, mademoiselle..... Eh bien?

CLÉANTE.

Ce n'est pas tout. A l'instant où un ancien ami de mon pere alloit s'employer auprès de lui pour m'obtenir la permission de l'aller embrasser, et c'eût été la premiere fois de ma vie, nous apprîmes que mon pere étoit mort en Italie, et qu'il avoit laissé toute sa fortune à un étranger.

ARLEQUIN.

A un étranger! Quel soupçon!

CLÉANTE.

Voilà sur quoi je fondois l'espérance de vous intéresser un jour. Cette fatale illusion m'empêcha de sentir que je vous offensois. Ah! du moins, ne me refusez pas mon pardon, c'est à vos

genoux que je le demande. (Il se met à genoux.)

ARLEQUIN, ému.

Répondez-moi : Comment s'appelloit votre pere ?

CLÉANTE.

Le comte de Valcour.

ARLEQUIN.

Le comte de Valcour !

CLÉANTE.

Oui, monsieur, j'ai les preuves....

ARLEQUIN.

Ô ciel ! vous le fils de mon bienfaiteur... Ah ! relevez-vous, monsieur, relevez-vous ; c'est moi qui vous dois du respect.

CLÉANTE.

Quoi ! vous l'avez connu ?

ARLEQUIN.

Si je l'ai connu ! Et vous êtes son fils ! Ah ! mon ami, (Il embrasse Cléante.) mon cher ami, je dois tout à votre

pere, je l'ai aimé pendant quinze ans. C'est moi qu'il a fait héritier de toute sa fortune : grace au ciel, c'est moi qui ai tout votre bien ; et c'est fort heureux pour vous, mon cher ami, car je vais vous le rendre ; il est à vous, votre pere n'a pu me le donner.

(Nisida arrive.)

SCENE XVIII.

ARLEQUIN, CLÉANTE, NISIDA, NÉRINE.

ARLEQUIN.

VIENS, ma fille ; voilà le fils de celui qui nous avoit laissé sa fortune ; voilà celui à qui appartient tout ce que nous possédons. Nous étions riches ce matin, mon enfant, nous allons être pauvres ; mais il le faut bien, car sans cela

nous ne serions plus honnêtes gens.

CLÉANTE.

Comment! que dites-vous? Je n'ai rien à prétendre : le mariage de mon pere ne fut jamais déclaré ; et la loi...

ARLEQUIN.

Que me fait la loi, quand mon cœur parle? vous voyez bien qu'il me crie que votre bien n'est pas à moi. Comment! je serois riche, et le fils de mon bienfaiteur seroit pauvre! Non, mon ami, non, monsieur ; je vais tout vous rendre : mais je vous supplie d'assurer de quoi vivre à ma fille : je mourrois de douleur si je la laissois dans l'indigence ; et, puisque vous êtes le fils du comte de Valcour, vous ne le souffrirez pas.

CLÉANTE.

Votre fille! ô ciel! Eh bien, oui, je reprends ma fortune, mais c'est pour la mettre à ses pieds. Et vous, digne

et vertueux homme, qui n'hésitez pas à vous dépouiller de vos biens, dans la crainte de me voir malheureux; je le serai toute ma vie, et vous n'avez rien fait pour moi, si vous me refusez votre fille.

ARLEQUIN.

Quoi! vous voudriez...

CLÉANTE.

Je veux retrouver mon pere; vous seul pouvez le remplacer.

ARLEQUIN.

Mais je ne demande pas mieux, et je vais même te dire un secret qui te fera plus de plaisir que d'avoir retrouvé ta fortune; c'est que je ne te renvoyois de chez moi que parcequ'elle m'avoit avoué qu'elle étoit folle de toi. Ne lui dis pas que je te l'ai répété.

CLÉANTE.

Ah! Nisida, vous m'aimiez donc?

NISIDA.

Heureusement je l'ai dit ce matin.

NÉRINE.

Grace au ciel ! tout est arrangé ; et j'en pleure de joie.

ARLEQUIN.

Ma chere Nérine, tu vois bien que je ne peux plus te donner Cléante selon mes premiers projets ; mais tu nous permettras de doubler la dot que je te destinois, et tu resteras avec nous pour être la bonne amie de la famille. Quant à vous, mes enfants, vous allez être unis, et vous serez sans doute heureux ; mais souvenez-vous bien qu'aucun plaisir dans le monde ne vaut celui de faire son devoir d'honnête homme et de bon pere.

FIN.

LES JUMEAUX
DE
BERGAME,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE;

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 6 août 1782.

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

NÉRINE.

La scene est à Paris, dans une place publique, où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

LES JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Je te suivrai par-tout.

ARLEQUIN.

Comme il vous plaira ; la rue est libre.

NÉRINE.

Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN.

Vous ne saurez rien ; car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE.

Mais dis-moi, je t'en supplie....

ARLEQUIN.

Quoi?

NÉRINE.

Tu es bien sûr que je t'aime.

ARLEQUIN.

Oui.

NÉRINE.

Et toi, m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Non.

NÉRINE, en colere.

Et tu penses, perfide?...

ARLEQUIN.

Un moment, mademoiselle Nérine: êtes-vous capable de m'écouter une minute de sang-froid?

NÉRINE.

Oui, oui; parle, parle: je t'écoute; je suis curieuse de savoir comment tu pourras t'excuser de cette indifférence,

de cette froideur qui fait le malheur de ma vie; comment tu pourras me persuader... Mais parle donc, je t'écoute tranquillement.

ARLEQUIN.

Je le vois bien; mais votre tranquillité me fait peur.

NÉRINE.

Allons, explique-toi, justifie-toi; parle-moi donc.

ARLEQUIN.

Soyez juste, mademoiselle Nérine: vous savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour; d'après cela...

NÉRINE, très vivement.

Tu ne m'en as jamais parlé, scélérat? tu ne m'en as jamais parlé? Te souvient-il des premiers temps que tu étois dans la maison? Comme tu volois au-devant de ce qui pouvoit me plaire! comme tu t'empressois de faire tout l'ouvrage que je devois partager!

Tu ne m'abordois jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre plus heureuse m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien : non, traître, non, perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris : et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr comme je m'occupois de t'aimer.

ARLEQUIN.

Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉRINE.

Mais parle donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

ARLEQUIN.

Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

NÉRINE.

Après, après, après.

ARLEQUIN.

En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute: vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurois dit: mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu.

NÉRINE.

Comment! Que veux-tu dire? Et tu crois...

ARLEQUIN.

Continuons à causer paisiblement. Oui, mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimois avant de vous connoître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi; pourquoi m'aimez-vous?

NÉRINE, dans la derniere fureur.

Eh bien! puisque tu le veux, puisque tu le desires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui, je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où je serai. Perfide! je te prouverai que tu ne méritois pas une femme comme moi. Et ne t'imagine pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins : non, non; je saurai me

venger. (Elle lui fait faire le tour du théâtre.) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux, j'allumerai ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre, je ferai de votre ménage un enfer ; et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu. (Elle sort.)

SCENE II.

ARLEQUIN, seul.

Cette femme-là a une maniere de s'attendrir à laquelle je ne peux pas m'accoutumer ; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah ! que Rosette est différente ! Quand je suis près d'elle, je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je

dois l'épouser demain : eh bien ! malgré notre mariage, je sens que j'aurai toujours cette frayeur-là. Mais la voici. (Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.)

SCENE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROSETTE.

Bon jour, mon ami; je t'attendois avec impatience : jamais je ne me suis tant ennuyée qu'aujourd'hui ; c'est sans doute parceque je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQUIN.

Je suis comme toi, ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes

les minutes, il ne sonne que toutes les heures ; et quand nous sommes ensemble, ce drôle-là sonne les heures à toutes les minutes.

ROSETTE.

J'espere que notre mariage ne réglera pas cette horloge.

ARLEQUIN.

Que tiens-tu là? Voyons, montre vîte; je suis pressé. Pour qui cela?

ROSETTE.

C'est pour toi ; car c'est moi.

ARLEQUIN, regardant le portrait.

Comment! Oui, c'est toi; tu es là, (il montre le portrait); tu es là, (il montre Rosette); tu es ici, (il montre son cœur); tu es par-tout : je ne m'étonne plus si je te vois par-tout.

ROSETTE.

Mon ami, depuis long-temps je t'ai donné mon cœur; aujourd'hui voilà mon portrait, et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, regardant le portrait.

Qu'il est joli! Cest un peintre qui a fait cela, ma bonne amie; j'en suis fâché : il est sûrement amoureux de toi, ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (Il le baise.) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (Il veut mettre le portrait dans sa poche.)

ROSETTE.

Rends-moi ce portrait, mon ami; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment: si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras tout de suite.

ARLEQUIN lui rend le portrait.

Non; il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une

querelle ensemble : il m'a refusé la permission de me marier ; je lui ai dit qu'il n'avoit qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans vouloir me payer mes gages.

ROSETTE.

Sois tranquille ; je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus de la colere de mon maître, c'est que je comptois lui donner à ma place mon frere jumeau qui est en Italie ; je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROSETTE.

Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiete pas.

ARLEQUIN.

Oh! je suis bien sûr que mon frere te plaira. Il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurois fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROSETTE.

Non, mon ami : celui qu'on aime n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQUIN.

A propos; sûrement, il m'attend : il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie; tâche de faire dépêcher ce peintre. (Il s'en va.)

ROSETTE.

Oui, oui ; adieu.

ARLEQUIN revient.

Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

ROSETTE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN.

Oh ! je m'en vais : adieu. (Il revient.) Ma bonne amie, vous ne savez pas ; j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourois, cela romproit-il notre mariage ?

ROSETTE.

Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content ?

ARLEQUIN.

Oh ! c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, je serai content.

ROSETTE.

Mais veux-tu bien partir ?

ARLEQUIN.

Me voilà parti; adieu, ma chere Rosette. (Il lui baise la main, et ôte son chapeau au portrait, en disant:) Adieu, monsieur mon ami.

SCENE IV.

ROSETTE, seule.

Comme il m'aime! Comme je suis heureuse! Allons vîte faire achever ce portrait; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime. (Rosette sort; et l'on entend derriere la scene Arlequin cadet chanter: on le voit paroître avec une guitare sur le dos.)

SCENE V.

ARLEQUIN CADET, seul.

(Il chante.)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misere;
Pour la rendre plus légere
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien:
Ma gaîté, voilà ma fortune;
Ma liberté, voilà mon bien.

D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance;
Tantôt du mal, tantôt du bien;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frere soit fou ; il m'écrit à Bergame de le venir joindre à Paris, et il oublie de me donner son adresse. J'ai déja demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique ; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh ! je rirai aussi, moi ; mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage ; peut-être ferai-je fortune ici : je montrerai l'italien, je sais jouer de la guitare ; voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai oui dire qu'en France on préfere toujours quelqu'un de médiocre, quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays : je

suis étranger; je ferai fortune. En attendant, je voudrois bien trouver mon frere. Il me vient une idée : je vais frapper à toutes les portes que je verrai; je finirai sûrement par trouver mon frere. Voyons, commençons par celle-ci. (Il frappe à la porte de Rosette ; Rosette vient derriere lui.)

SCENE VI.

ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

Ne frappe pas si fort; tiens, voilà mon portrait, il est achevé. (Elle lui donne la boîte.) Je n'ai pas le temps de causer avec toi; la nuit vient, il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures; notre mariage

sera pour neuf. Adieu, mon ami; d'ici là, pense toujours à Rosette. (Elle rentre, et laisse Arlequin cadet stupéfait, avec la boîte à la main.)

SCENE VII.

ARLEQUIN CADET, seul.

On m'avoit bien dit que les demoiselles de Paris étoient fort prévenantes; mais, par ma foi, je n'aurois jamais cru que ce fût à ce point-là. (Il regarde le portrait.) Elle est jolie, mademoiselle Rosette! Mais cette boîte me semble bien lourde.... (Il l'ouvre.) Des louis d'or! Elle est charmante, mademoiselle Rosette! La fortune ne m'a pas fait attendre long-temps dans ce pays-ci. A peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent. (Il compte les louis d'or.) Un, deux, trois, cinq....

Plus j'y pense, plus je la trouve aimable; dix, neuf, sept... Oh! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (Ici Nérine arrive, et vient doucement derriere Arlequin cadet, en l'écoutant parler : celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.)

SCENE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ARLEQUIN CADET.

Oui, charmante Rosette, de toute mon ame je vous épouserai demain; je vous aimerai, qui plus est: vous avez des manieres si séduisantes, que jamais... (Nérine lui arrache la boîte avec fureur.)

NÉRINE.

Enfin je te connois, monstre!

ARLEQUIN CADET.

Bon!

NÉRINE.

Je connois ma rivale. C'est donc Rosette que tu me préferes? c'est Rosette que tu épouses demain?

ARLEQUIN CADET, à part.

Tenez! l'on sait déja mon mariage. (haut.) Oui, mademoiselle: est-ce une raison pour me prendre mon bien?

NÉRINE.

Ton bien, ton bien, scélérat!..... Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide! ton bien étoit le cœur de Nérine qui t'adoroit, qui n'aimoit que toi, dont la félicité dépendoit de toi seul: ingrat! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir! Rien ne m'arrête plus; il est temps de venger mes injures. (Elle le prend à la gorge, et le secoûe rudement.) Il est temps d'é-

touffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.)

SCENE IX.

ARLEQUIN CADET, seul.

Eh bien! elle emporte la boîte... Oh eh, mademoiselle! oh eh, rendez au moins les louis d'or! Elle ne m'écoute pas: courons après, et tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(Il sort; Arlequin arrive du côte opposé.)

SCENE X.

ARLEQUIN, seul.

GRACE au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obéir qu'à ma chere Rosette. Ah! que c'est différent d'avoir un maître ou une maîtresse! Cela ne devroit pas s'appeller de même..... Frappons à sa porte. (Il frappe.)

SCENE XI.

ARLEQUIN, ROSETTE à la fenêtre.

ROSETTE.

QUI est là?

ARLEQUIN.

C'est moi.

ROSETTE.

Que veux-tu?

ARLEQUIN.

Belle demande ! le portrait.

ROSETTE.

Quel portrait ?

ARLEQUIN.

Comment, quel portrait ! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde ?

ROSETTE.

Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN.

Je l'ai dans ma poche ! et qui l'y auroit mis ? (Il se fouille.)

ROSETTE.

C'est toi ; je te l'ai donné il n'y a pas un quart d'heure.

ARLEQUIN.

Tu me l'as donné ?

ROSETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

A moi ?

ROSETTE.

A toi-même : l'as-tu déja oublié?

ARLEQUIN.

Écoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort ; car il est impossible que vous n'ayez pas raison : mais on ne s'entend jamais bien à cinq ou six toises l'un de l'autre ; faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

ROSETTE.

Très volontiers ; ce ne sera pas pour long-temps, car voilà la nuit.

(Elle descend.)

ARLEQUIN, à part.

Que veut-elle dire? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre ; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE.

Eh bien ! me voilà : que veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux mon portrait ; vous me

l'avez promis, il faut tenir sa parole.

ROSETTE.

Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien....

ARLEQUIN.

Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, ce n'est pas pour rire, mademoiselle.

ROSETTE.

Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

ARLEQUIN.

Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné : vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas revue depuis ce moment.

ROSETTE.

Arlequin...

ARLEQUIN.

Après ?

ROSETTE.

Avez-vous envie de me fâcher?

ARLEQUIN.

Comment pourrois-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

ROSETTE.

Eh bien ! mon ami, finissons : songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y auroit de querelle dans notre ménage ; voudrois-tu manquer à ta promesse dès la veille ? Je ne l'ai pas mérité ; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire : tu desirois mon portrait, je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le ; n'en parlons plus, et je te souhaite le bon soir.

(Elle veut s'en aller, Arlequin la retient.)

ARLEQUIN.

Ma bonne amie...

ROSETTE.

Eh bien?

ARLEQUIN.

Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc par amitié, par complaisance, dans quel endroit, quand et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait.

ROSETTE.

Ici, il n'y a pas un quart d'heure : je revenois de chez le peintre, je t'ai trouvé frappant à ma porte ; je t'ai...

ARLEQUIN.

Moi, je frappois à votre porte?

ROSETTE.

Sans doute. Je t'ai donné la boîte

où étoit le portrait; et comme tu m'avois dit que ton maître te refusoit ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédois.

ARLEQUIN.

Comment! vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE.

Oui, mon ami: en serois-tu fâché?

ARLEQUIN.

Ni fâché ni bien-aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite?

ROSETTE.

Ensuite, voilà tout.

ARLEQUIN.

Et tout cela est vrai?

ROSETTE, émue.

Comment! si cela est vrai!

ARLEQUIN.

Et où l'ai-je mise cette boîte?

ROSETTE.

Je l'ai laissée dans vos mains. Au-

riez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire?

ARLEQUIN, cherchant dans sa poche.

Oh! non, ma bonne amie : oh! mon dieu, non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier ; voilà tout.

ROSETTE, un peu émue.

Quoi! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQUIN.

Si fait, si fait, ma bonne amie, je m'en ressouviens à présent, je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complaisance, et (il soupire.) du portrait que vous m'avez donné; je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

ROSETTE.

En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne

te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami; il fait nuit tout-à-fait, je me retire. A demain; tu ne l'oublieras pas, j'espere?

ARLEQUIN.

Non, sans doute; et je vous réponds de ne pas me faire attendre. (Elle rentre chez elle : il fait nuit tout-à-fait.)

SCENE XII.

ARLEQUIN, seul.

Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourroit fort bien m'escamoter aussi Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici; (Il s'assied à la porte de Rosette.) je ne ferme pas l'œil de toute la nuit : je m'en vais

garder ma maîtresse, comme j'aurois dû garder son portrait; et nous verrons qui sera le plus fin du diable ou de l'amour.

SCENE XIII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQUIN CADET, se croyant seul.

Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse : elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il faudra coucher dans la rue.

ARLEQUIN, à part.

J'entends parler de Rosette.

ARLEQUIN CADET.

J'ai envie d'essayer une petite séré-

nade ; cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience, elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage. Voyons.

(Il prépare sa guitare.)

ARLEQUIN, à part.

Que dit-il donc de mariage ?

ARLEQUIN CADET.

Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille ; sa colere m'auroit gagné le cœur, si elle ne m'avoit pas pris mes louis d'or. Oh ! Rosette vaut mieux ; elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet : quand on veut plaire et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit. (Il accorde sa guitare.)

ARLEQUIN aiguise sa batte par terre.

J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQUIN CADET chante.

Daigne écouter l'amant fidele et tendre
Qui vient encor te parler de ses feux;
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant il est moins malheureux.

SCENE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, ROSETTE à la fenêtre.

ROSETTE, à voix basse.

Est-ce toi, mon ami?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, à part.

Comment! elle lui parle!

ROSETTE.

Je t'écoute avec un plaisir...

ARLEQUIN CADET.

Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, à part.

Son portrait!

ARLEQUIN CADET chante.

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours ;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux jaloux la desirent toujours.

ARLEQUIN, à part.

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN CADET, à Rosette.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je ne dis rien, mon cher ami; j'écoute.

ARLEQUIN, à part.

Ah! la perfide! j'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN CADET, à Rosette.

Tu demandes encore un couplet?

(Il chante.)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répete
Le doux serment dont mon cœur est lié?
Regarde-toi, ma charmante Rosette,
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN, à part.

Ce drôle-là me fera mourir de chagrin; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (Il donne des coups de batte à son frere.) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, à la fenêtre.

Ô ciel! courons à son secours.

SCENE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre.

ROSETTE, à tâtons.

Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé? Parle vîte.

ARLEQUIN.

Oui, oui, je suis blessé, et cruellement blessé. La voilà donc, cette Rosette dont j'étois si sûr! La veille de son mariage, elle trahit son mari... Allez, je vous connois à présent, et je ne vous aime plus. Oh! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là; mais je vous le dirai cent fois pour mourir plus vîte, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE.

Je te supplie de me répondre. Que peux tu donc me reprocher?

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore, que l'on fait des repro-

ches; et je n'ai rien à vous reprocher. Adieu. (Il s'éloigne; dans le moment Nérine paroît.)

SCENE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

J'ENTENDS la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, qui a seule entendu ces derniers mots.

Mais que parles-tu de perfidie? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi. (Ici, Arlequin cadet, qui s'étoit enfui, arrive; et entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.)

SCENE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQUIN CADET, à Nérine, qu'il prend pour Rosette.

Me voici : puis-je te parler?

ARLEQUIN, qui prend la voix de son frere pour celle de Rosette.

Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROSETTE.

Je suis au désespoir.

ARLEQUIN CADET, à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.

Pourquoi cela, ma chere Rosette?

NÉRINE, à part.

J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQUIN CADET, à Nérine.

Tu es trop bonne d'être en colere; ce qui m'est arrivé n'est rien : ils étoient cinq ou six contre moi; sans cela, je les aurois frottés d'importance.

ROSETTE, qui l'entend.

Mais, où es-tu donc?

ARLEQUIN CADET.

Je suis ici.

ARLEQUIN, à part.

Qui est-ce donc que j'entends?

ARLEQUIN CADET, à Rosette.

C'est moi que tu entends.

ROSETTE prend sa main.

Est-ce toi?

ARLEQUIN CADET.

Oui, c'est moi.

NÉRINE le saisit.

Oh! je te tiens; tu ne m'échapperas pas. (Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.)

ARLEQUIN, s'en allant dans la maison de Rosette.

Tâchons de nous éclaircir.

SCENE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh quoi! tu me trahissois?

NÉRINE.

Tu croyois donc me tromper, scélérat?

ARLEQUIN CADET.

Le diable m'emporte si je sais un mot de ce que vous me voulez! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas; et vous, esprit,

diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort, car j'étrangle.

NÉRINE.

Point de grace, perfide !

SCENE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE, ARLEQUIN, qui apporte de la lumiere.

ARLEQUIN.

Quoi ! c'est mon frere de Bergame !

NÉRINE.

Comment ! ils sont deux ! Tant mieux.

ARLEQUIN CADET court embrasser son frere.

Ah ! mon cher frere, c'est toi !

(Ils s'embrassent.)

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je suis fort aise de te revoir, quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frere.

ROSETTE.

Quelle ressemblance ! Mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(Elle prend la main de l'aîné.)

ARLEQUIN.

Il l'a été cependant; car vous lui avez donné votre portrait.

ARLEQUIN CADET.

Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, mademoiselle, j'ignore si mon frere a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivois, mademoiselle Rosette est venue très poliment me donner son portrait et de l'argent : l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu com-

me un éclair, en me reprochant que j'étois insensible à votre amour, tandis que j'aurois donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQUIN.

D'après ce qu'il vous dit, mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien. (Il montre son frere.)

NÉRINE.

Vous m'avez appris qu'il faut se connoître avant de s'aimer.

ARLEQUIN CADET.

Voyez mon étourderie! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous connoissez mon frere; c'est tout comme si vous me connoissiez: vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet; et si vous aviez la bonté de m'ai-

mer, je me croirois l'aîné de la famille.

ARLEQUIN.

Allons, mademoiselle Nérine, il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQUIN CADET.

Eh bien ?

NÉRINE.

Eh bien ! je vois qu'il faut toujours lui rendre son portrait, et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQUIN.

Mes amis, nous voilà tous contents ; aimons-nous bien : mais si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison ; il pourroit arriver des méprises de plus grande conséquence que celle d'aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN CADET, à Nérine.

La foi que vous m'avez promise,
Ne la dois-je qu'à votre erreur?
Trop souvent c'est une méprise,
Lorsque l'on croit être au bonheur.
Dissipez ma frayeur extrême
En me promettant de nouveau
Que vous m'aimerez pour moi-même,
Et non pas comme son jumeau.

NÉRINE.

Éloignez de vaines alarmes,
L'hymen unira nos deux cœurs:
D'un rival vous avez les charmes,
Mais vous n'aurez pas ses rigueurs.
Pour fixer mon ame incertaine,
L'Amour me prête son flambeau;
A l'aimer je perdis ma peine,
Vous ne serez point son jumeau.

ARLEQUIN, à Rosette.

Souviens-toi bien de l'imposture
Qui pensa faire mon malheur:

En amour la moindre piquure
Blesse profondément le cœur.
Si jamais un amant fidele,
Brûlant d'un feu toujours nouveau,
Te jure une ardeur éternelle,
Prends-y garde, c'est mon jumeau.

ROSETTE, au cadet.

Mon ami, devenez mon frere,
L'amitié vaut bien les amours;
Et si votre sœur vous est chere,
Je vous reconnoîtrai toujours.

(à Arlequin.)

Je devois me laisser surprendre,
L'Amour n'a-t-il pas un bandeau?
Si mon cœur a pu se méprendre,
Ce n'étoit qu'avec ton jumeau.

FIN DU TOME PREMIER.

8564-761